

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |                                                                                                                                                                             |                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur                                                                                                                                  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée                                                                                                                                   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée                                                                                                 | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées                                                                                                                                                                                                                                                     |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque                                                                                                                      | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées                                                                                                                                                                                                                                             |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur                                                                                                                          | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)                                                                          | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur                                                                                           | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression                                                                                                                                                                                                                                                                |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents                                                                                                                | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire                                                                                                                                                                                                                                                   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible                                                                                                                        | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.                                                                                              |                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 800.—SAMEDI, 2 SEPTEMBRE 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

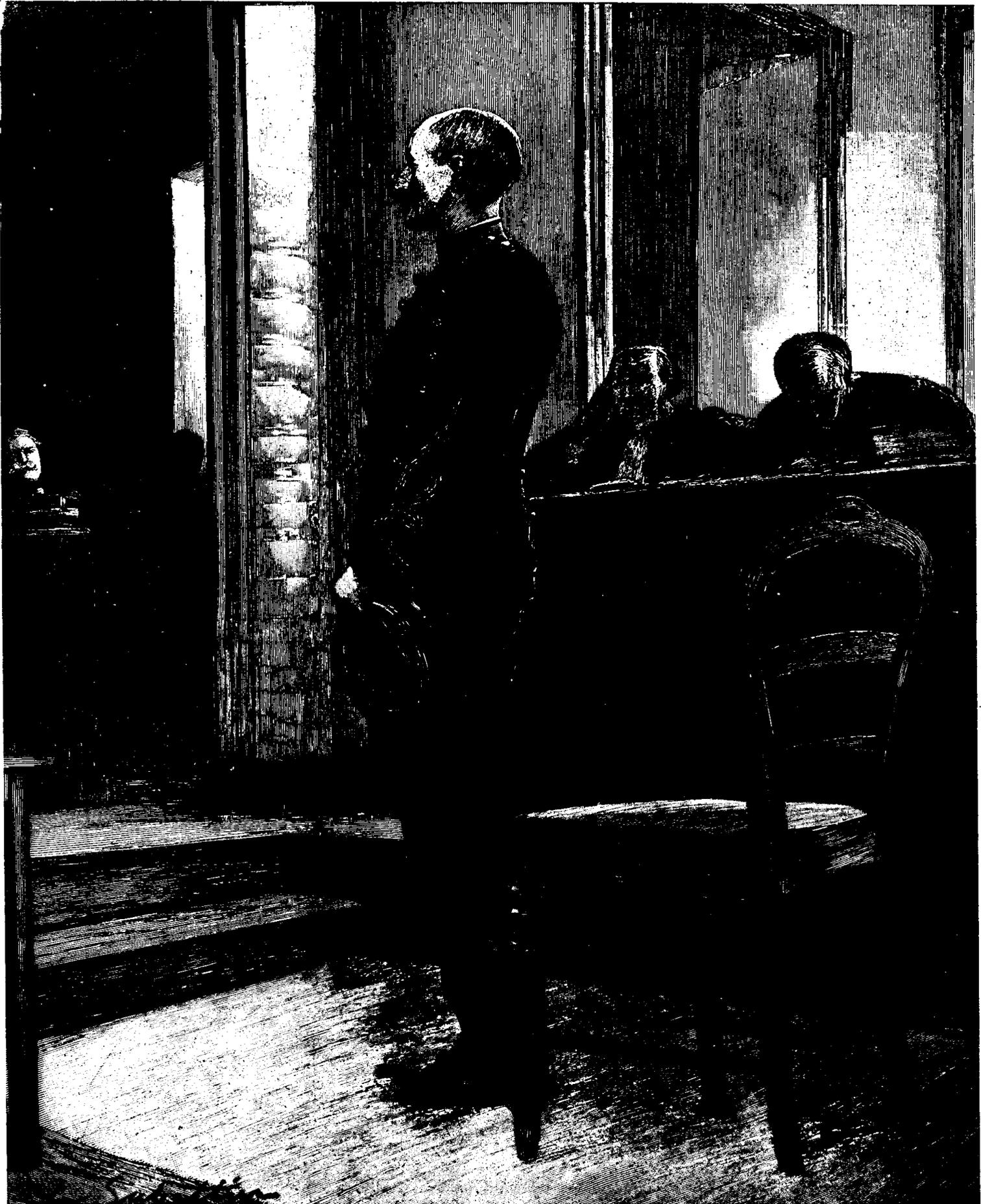
Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



RENNES.—DREYFUS PENDANT L'INTERROGATOIRE

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 SEPTEMBRE 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par F. Picard.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Première vision de la mer, par Pierre Loti.—Chronique théâtrale.—Les sorciers africains.—Jeanne et Bob, par Anatole France.—Poésie : Petits poèmes à dire, par J. Rameau.—Un soir d'orage, par Laurette de Valmont.—Jean, Louis de Robert.—M. le Dr Ed Morin.—Mondanités.—Les impresari de l'Opéra Français.—M. L'échevin Arthur Gagnon.—La rose, le jasmin et le chêne.—Notes d'histoires naturelles.—A la source même.—Notes et souvenirs, par Louis Dépret.—Primes du mois de juillet.—Gravure-devinette.—Jeux et amusements.—Conseils pratiques.—Le jeu de dames.—Bibliographie.—Renseignements divers.

GRAVURES.—Le procès Dreyfus : L'accusé pendant l'interrogatoire ; Mme et M. Labori, défenseur de Dreyfus ; M. Casimir Perier, se rendant au procès ; Le lieutenant-colonel Picquart.—Portraits des artistes du Grand Opéra Français à Montréal pour la saison 1899.—A quand la noce ?—Une bonne pipe.—Portraits : M. A. Gagnon ; M. le Dr Ed Morin.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## FEUILLETON CANADIEN

Un de nos collaborateurs, avantageusement connu déjà du public lecteur et amateur du beau, M. Régis Roy, d'Ottawa, nous a confié un superbe épisode historique canadien, que nous allons publier.

Le titre seul de l'ouvrage est une attraction, et est plein de promesses : c'est

## Le Chevalier Henri de Tonzi

## MAIN-DE-FER

(Chronique de la découverte des bouches du Mississipi)

Nous osons croire que ce beau roman sera goûté de nos lecteurs qui, par leur empressement à le lire, encourageront un des leurs. D'autre part, nos abonnés des Etats-Unis feront de la propagande en faveur de ce feuilleton, puisque l'action se passe chez eux.

Nous commencerons cette intéressante publication le 16 SEPTEMBRE.



Les événements se précipitent en France, s'il faut en croire les dépêches. Pauvre France ! N'est-ce pas que ce que disait le célèbre Père Coubé, jésuite, et dont nous avons donné un extrait dans notre numéro 757, du 5 août dernier, était la vérité, l'épouvantable vérité ?

"Attila n'est plus à nos portes, mais il est dans nos murs, disait l'éminent fils de saint Ignace. Il s'appelle l'anarchie, et ses hordes, plus sauvages que les Huns, méditent d'arroser avec le sang des prêtres les ruines fumantes de la société."

Dimanche, le 20 août 1899, à Paris, l'anarchie et ses hordes, plus sauvages que les Huns, ont brisé les vitraux de l'église de Saint-Ambroise ; se jetant ensuite sur l'église Saint-Joseph, ils saccagèrent le temple du Seigneur.

Comme toujours forts contre ce qui ne peut ou ne veut pas se défendre ; héroïques enfonceurs de portes ouvertes, les lâches crapules cosmopolites formant la lie de la plus sale populace de la Ville Lumière, du cerveau du monde, du cœur et du ventre de la France, ces ignobles voyous n'eussent pas demandé mieux que d'arroser avec le sang des prêtres les ruines fumantes de ce qui, seul, est la sauvegarde de la société : l'église, parce que l'église est la religion.

Un immense dégoût envahit l'âme quand on voit cette aveugle fureur de la populace contre l'image vénérée du Christ en croix, contre les statues de l'auguste Mère de tous ceux qui souffrent. Il faut, pour se livrer à de tels excès, non seulement une rage satanique, mais par-dessus tout une lâcheté que nulle expression ne saurait rendre.

Environ vingt mille braillards, ivrognes, repris de justice, bandits de tout acabit, prirent part à ce haut fait du sac de l'église Saint-Joseph, dont toute la défense consistait en... un vieux sacristain !...

Vingt mille contre un !...

On rougit d'appartenir à la race humaine devant ces saletés écœurantes. Ont-ils attaqué des hommes, ces lâches ?—oh ! non : soyez tranquilles. Ils ménagent leur ignoble carcasse. Deux escouades de police, une compagnie de garde républicaine, c'est plus qu'il n'en faut pour disperser ces brutes.

La cause de tout cela ?

Evidemment, les passions malsaines surexcitées par des journalistes impies, sauvegardant, eux aussi, leur précieuse peau dans les moments de danger ! Tous les mêmes !... Et ceux qui osent, ici même, à Montréal, menacer notre clergé, nos ordres religieux : ceux qui ne craignent pas de dire : " Nous aussi, nous aurons notre tour ! " soyez certains qu'ils feront, au jour des fureurs populaires s'ils arrivent à les déchaîner, exactement ce que font ces cosmopolites de Paris. La vraie cause, la seule cause des crimes abominables de Paris en révolution, c'est le mépris de la religion par les dirigeants : écrivains, journalistes impies, conseil municipal, Chambre, Sénat, gouvernement—surtout le ministère inepte actuel.

Croiriez-vous qu'on voulait nous imposer un article célébrant la "vigueur," l'"autorité" du muscadin le plus honni de l'armée française, (car, hélas ! la meilleure classe compte des êtres dévoyés), celui qu'ils ont eu l'imbécillité là-bas de nommer ministre de la guerre, le sire de Gallifet, marquis traînant sa couronne dans des endroits que l'on ne peut nommer ; sous prétexte que cette autorité, cette vigueur, il les a montrées en frappant les gloires les plus pures de cette armée si noble, si héroïque, et malgré tout si chrétienne. Mais s'il a frappé ceux que vénèrent la France et son armée, c'est uniquement par jalousie,—ce sentiment bas malheureusement trop connu ici, et dont le regretté M. de Montigny m'a dit plusieurs fois : " Vous ne savez

pas à quel point ce vice est poussé ici ! "—c'est aussi, et cela est affirmé en haut lieu, par vengeance.

Sous prétexte aussi d'exalter le dévouement de l'épouse de Dreyfus.

Je pose en fait que s'il y a cent mille mères de famille dans la province de Québec, il y en a quatre-vingt-dix mille neuf cent quatre-vingt-dix capables de ce dévouement, de véritable héroïsme même : mais elles sont catholiques, et cela suffit pour qu'elles ne comptent pas.

Ce n'est pas ainsi que l'on doit s'y prendre pour célébrer des vertus après tout fort naturelles et fort simples.

"La nation qui était la perle et le joyau du monde en est devenu la risée, et elle a entendu des étrangers passer devant ses ruines, branlant la tête et disant : "La voi' à donc, la nation jadis si parfaite et si belle ?"

Outre la cause que nous venons de signaler, il y a le prétexte : l'AFFAIRE.

L'Affaire !... Que de flots d'encre, que de sang, que de boue, pour cette affaire Dreyfus !

Il y a cinq ans environ, quelques marins étaient arrêtés pour piraterie sur les côtes de France, jugés, condamnés à une peine extrêmement sévère.

Les preuves de leur innocence ne tardèrent pas à se produire ; des députés, des sénateurs usèrent de leur influence auprès du ministère de France, demandant la mise en liberté des quatre ou cinq marins. Quelques journaux de Paris élevèrent timidement la voix... ce fut tout. Malgré les preuves certaines de l'innocence des marins, ces derniers restaient en prison. Furent-ils enfin relâchés ?—Nous ne savons, n'ayant plus entendu parler de cette affaire depuis lors.

Quatre ou cinq innocents condamnés injustement, cela valait, certes, un condamné... justement, d'après le procès qui se déroule actuellement à Rennes.

Pourquoi, pour ces innocents, n'a-t-on pas remué ciel et terre comme pour Dreyfus ? Voyons : sera-t-il répondu franchement à cette question ? Est-ce parce qu'ils étaient catholiques ? Est-ce parce que, comme Dreyfus est d'un petit clan, ils étaient d'un petit pays ?

Jamais, en ces colonnes, nous n'avons demandé de tomber sur les Juifs inoffensifs : nous avons dit et ré-pété que seuls, les Papes et les monarques vraiment catholiques les ont protégés, ont pris leur défense. Nous avons dit qu'il faut se défier d'eux : c'est notre droit, c'est même notre devoir. Nous avons dit que tout Juif est capable de trahir : c'est, malheureusement, un principe chez eux que tout est bon contre les gentils. Nous avons eu raison tout récemment encore : l'affaire de la Banque Ville-Marie n'est pas si éloignée pour que chacun ne s'en souvienne.

De tout ce qui a été écrit jusqu'ici à propos de l'affaire Dreyfus, il se dégage un fait devenant chaque jour plus évident : c'est que ce prétexte a servi à une ardente levée de boucliers de la Franc-Maçonnerie unie à la Juiverie contre l'Eglise catholique. N'est-on pas allé jusqu'à accuser les catholiques de la tentative d'assassinat commise contre Mre Labori, l'un des défenseurs de Dreyfus ?

Cette tentative ne rappelle-t-elle pas celles qui se produisaient en certains temps... opportuns contre Napoléon III ?...

Il est une constatation douloureuse à faire depuis que la révision du procès a lieu à Rennes : c'est que certains journaux ne donnent, de l'ensemble des audiences ou des dispositions du public assistant à ces audiences, que des appréciations fantaisistes et absolument partiales : le courant général en France, la majorité des journaux n'est cependant pas du tout dans ce ton. Pourquoi les journaux du continent américain ne donnent-ils pas du moins les deux versions ?

Pourquoi ?...

\* \* \*

Nous disions tout à l'heure que, seuls, les Papes et les monarques catholiques ont protégé les Juifs.

Comment en ont-ils été récompensés ?

Faut-il rappeler ces infâmes de Rome qui, en 1867, signaient des deux mains une adresse au doux pontife Pie IX, dans laquelle adresse ils comparaient le saint

Père à un ange ; et en 1870, qui eussent pillé le Vatican et tué le même pontife, si le général italien, craignant les suites, n'eût—bien malgré lui !—protégé le Souverain Pontife contre ces bandits ? Faut-il rappeler comment ils crachaient au visage des zouaves... prisonniers, et voulaient même les frapper de coups de poignard ?

Est-il un chef d'Etat, en Europe, qui ait eu plus de mansuétude pour ces descendants des déicides que le bon empereur d'Autriche. François-Joseph ? Quelle famille régnante a été plus abreuvée d'ignominies, par la presse juive de tous pays, que celle du bon monarque ?

On sape son autorité en Autriche, les Prussiens protestants s'unissant pour cela aux Juifs ; que de faits... mais on ne peut lever le voile rouge... ; l'auguste empereur lui-même est en butte aux sarcasmes, aux attaques lâches des Agences juives de la presse : c'est ainsi que nous avons pu lire, cette année, et il y a quelques jours encore (alors que le pieux monarque était presque mourant !) ces insanités à propos de son remariage prochain—bruit auquel nous donnons le démenti le plus formel sans crainte d'être blâmé par l'excellent empereur—; ces autres bruits relatifs à la formation d'un royaume de Hongrie, qu'un prince actuel accepterait de conduire. Nous croyons pouvoir affirmer qu'aucun des princes de la Famille des Habsbourg ne descendrait aussi bas que cela. Qu'un autre prince, un étranger, accepte la couronne, comme le comte Emmerich Teckély l'acceptait de Mahomet IV en 1676, c'est dans le domaine des choses possibles. Mais pas un Archiduc ne trahira.

Et pourquoi ce déchaînement contre le seul monarque digne du nom de catholique en Europe ?—C'est le travail de la Franc-Maçonnerie, c'est la haine des Juifs. Nous regrettons, pour l'honneur du nom canadien, que des journaux généralement respectueux de la religion et des chefs d'Etat religieux, se fassent les porte-voix, les complices, inconscients nous voulons le croire, du travail de désagrégation que poursuivent les pires ennemis de l'Eglise avec une persévérance, une astuce, une haine dont on ne trouve trace à aucune époque de l'histoire du genre humain.

*J. P. P.*

## A BATONS ROMPUS

—Huissiers ! faites évacuer la salle.

A la reprise de l'audience, le public admis, entendit la sentence prononcée par le juge.

—Accusé ! La cour vous condamne à vingt-cinq coups de fouet et à cinq ans de pénitencier.

—Mais où sont les preuves ? clama l'accusé.

—Elles sont morales, répondit le juge, et on ne pouvait pas les rendre publiques parce qu'elles sont immorales.

Le condamné ne voulut pas comprendre, mais le public, lui, avait compris, et sa conscience était satisfaite, car la Loi, la Justice, la Magistrature avaient parlé.

C'était une sale affaire qu'on avait jugée à huis-clos. Je pourrais citer bien d'autres huis-clos de la vie privée, mais, par pudeur pour le lecteur, je n'en ferai rien.

\* \*

Fressange, dont j'ai déjà raconté dans ce journal la tragique histoire, fut fusillé, sur des preuves matérielles accablantes, irréfragables, et cependant il était innocent.

Je vais rappeler l'affaire en deux lignes.

Une nuit—il y a longtemps—le cantinier et la cantinière d'un régiment furent trouvés assassinés. Le couteau et toutes les preuves matérielles qui avaient servi à perpétrer le crime, tout était contre Fressange. Il nia jusqu'à en devenir fou. Il fut condamné à mort. Le peloton d'exécution, convaincu de l'innocence de

Fressange, fit feu un mètre au-dessus de la tête de l'héroïque victime.

Le sergent commanda le feu à nouveau, et cette fois, Fressange tomba, la noitrine percée par douze balles.

Trente ans après, sur le champ de bataille, en Afrique, un officier tomba mortellement blessé. Il fit appeler l'aumônier, et, avant de rendre le dernier soupir, il avoua être l'auteur du crime que Fressange avait expié.

Ce qu'il y a de plus horrible dans ce drame infernal, c'est que cet officier n'était autre que le sergent qui avait commandé le peloton d'exécution...

\* \*

J'écris ceci à propos de l'affaire Dreyfus, et j'en conclus qu'entre les preuves morales qui nécessitent le huis-clos, et les preuves matérielles du couteau de Fressange, que les preuves morales doivent avoir la primauté, surtout quand ces preuves ne peuvent être qu'à la connaissance des juges, tout comme dans un cas d'attentat à la pudeur, d'adultère ou de... trahison, surtout quand la raison d'Etat est en jeu... Un Napoléon, lui,—cela s'est vu—aurait fait fusiller... sans jugement.

\* \*

Parlant de Loi, il est un point sur lequel je suis incertain. Voici. Un avocat qui obtient la confession complète du crime de son client, a-t-il, en âme et conscience, le droit d'induire la justice en erreur, en prouvant que l'accusé n'est pas coupable ? J'entends, bien entendu, quand il y a culpabilité, et que l'avocat seul connaît la vérité, rien que la vérité, la vérité toute entière. Est-ce qu'en pareil cas, ce ne serait pas la situation du receleur et du voleur ?

Dans le doute, je m'abstiens.

\* \*

A ce sujet, on m'a raconté quelque chose de fort drôle.

Un homme, accusé du vol d'un cheval, allait être condamné. Comme il était trop pauvre pour se payer le luxe d'un avocat, et que le juge ne voulait pas le condamner sans qu'il fût défendu, ce dernier s'adressa aux jeunes avocats présents et demanda un défenseur de bonne volonté, qui aurait là l'occasion de montrer son talent.

Un jeune avocat prit la cause en mains, et demanda quelques instants de tête-à-tête avec l'accusé.

Ils entrèrent tous deux dans une chambre du Palais, au premier étage. Quand ils furent seuls, l'avocat demanda à son client :

—As-tu réellement volé le cheval ?

—Oui.

—Sais-tu sauter ?

—Oui.

—Eh bien, saute, lui dit l'avocat, en ouvrant la croisée.

L'accusé sauta sur un banc de neige, fut sauvé, car on dit qu'il court encore ; mais le juge n'a jamais pardonné ce moyen échappatoire à l'avocat, et moi je me demande si la conscience de cet avocat le lui a pardonné.

\* \*

Le jour où des démoniaques brisaient les crucifix de Paris, j'assistais à la première messe chantée de l'église de Viauville. Touchante et pieuse cérémonie qui m'a produit l'effet que le cœur d'une mère doit ressentir quand elle entend pour la première fois son enfant murmurer le "Notre Père." Et un monde de souvenirs m'emplissait le cœur, en pensant que c'est aussi sur les rives du Saint-Laurent que la première messe avait été dite dans ce pays.

Aussi, le lendemain, en apprenant le brisement des crucifix de France, je me suis dit : Brisez tant que vous voudrez, canailles, ce qui a civilisé le monde, mais il est une chose que vous ne briserez jamais : C'est la Foi qui anime les cœurs, depuis les bords bénis du Saint-Laurent jusqu'aux rives de la Seine

\* \*

A propos de la statue du bonhomme Nelson, qu'on

veut rafistoler, voici ce qui est arrivé ces jours derniers :

Un touriste américain, muni de son inséparable kodak, avait pris Nelson. Quand il eut fini son travail, il écrivit quelques notes qu'il vint me montrer en me demandant si c'était O.K. (correct), et voici ce que je lus : "Jack quartier et son kolon, sur le place qui porte son nom, en kostum d'amiral français."

*Pierre Loti*

## PREMIERE VISION DE LA MER

Pendant la saison des bains de mer, quelques-uns de nos lecteurs auront sans doute l'émotion et la joie de voir la mer pour la première fois. Ils auront plaisir à retrouver leurs impressions dans cette page magistrale de Pierre Loti.

J'étais arrivé le soir, avec mes parents, dans un village de la côte saintongeaise, dans une maison de pêcheurs louée pour la saison des bains. Je savais que nous étions venus là pour une chose qui s'appelait la mer ; mais je ne l'avais pas encore vue (une ligne de dunes me la cachait à cause de ma très petite taille), et j'étais dans une extrême impatience de la connaître. Après le dîner donc, à la tombée de la nuit, je m'échappai seul dehors. L'air vif, âpre, sentait je ne sais quoi d'inconnu, et un bruit singulier, à la fois faible et immense, se faisait entendre derrière les petites montagnes de sable auxquelles un sentier conduisait.

Tout m'effrayait : ce bout de sentier inconnu, ce crépuscule tombant d'un ciel ouvert, et aussi la solitude de ce coin de village... Cependant, armé d'une de ces grandes résolutions subites,—comme les bébés les plus timides en prennent quelquefois,—je partis d'un pas ferme...

Puis, tout à coup, je m'arrêtai glacé, frissonnant de peur. Devant moi quelque chose apparaissait, quelque chose de sombre et de bruisant qui avait surgi de tous les côtés en même temps et qui semblait ne pas finir ; une étendue en mouvement qui me donnait le vertige mortel... Evidemment c'était ça ; pas une minute d'hésitation ni même d'étonnement que ce fût ainsi ; non, rien que de l'épouvante ; je reconnaissais et je tremblais. C'était d'un vert obscur, presque noir ; ça semblait instable, perfide, engloutissant ; ça remuait et ça se démenait partout à la fois, avec un air de méchanceté sinistre. Au-dessus s'étendait un ciel tout d'une pièce, d'un gris foncé, comme un manteau lourd.

Très loin, très loin seulement, à d'inappréciables profondeurs d'horizons, on apercevait une déchirure, un jour entre le ciel et les eaux, une longue fente vide, d'une claire pâleur jaune...

Pour la reconnaître ainsi, la mer, l'avais-je déjà vue ? Peut-être inconsciemment, lorsque, vers l'âge de cinq ou six mois, on m'avait emmené dans l'île d'Oléron, chez ma grand'tante, sœur de ma grand'mère ; ou bien avait-elle été si souvent regardée par nos ancêtres marins que j'étais né ayant déjà dans la tête un reflet confus de son immensité ?

Nous restâmes un moment l'un devant l'autre, moi fasciné par elle. Dès cette première entrevue sans doute j'avais l'insaisissable pressentiment qu'elle finirait un jour par me prendre, malgré toutes mes hésitations, malgré toutes les volontés qui essaieraient de me retenir... Ce que j'éprouvais en sa présence était non seulement de la frayeur, mais surtout une tristesse sans nom, une impression de solitude désolée, d'abandon, d'exil...

Et je repartis en courant, la figure très bouleversée, je pense, et les cheveux tourmentés par le vent, avec une hâte extrême d'arriver auprès de ma mère, de me serrer contre elle, de me faire consoler de mille angoisses anticipées, inexpressibles, qui m'avaient étreint le cœur à la vue de ces grandes étendues vertes et profondes.

PIERRE LOTI.  
de l'Académie française.



## LA SAISON D'OPÉRA FRANÇAIS

Il y a longtemps qu'on en parle et que l'on dit de tous côtés, que pour une fois au moins Montréal aura une troupe complète, homogène et parfaitement dirigée. La chose est plus que possible, elle est réalisée.

Nous n'en donnerons d'autres preuves qu'en publiant ici le tableau de la troupe du grand opéra Durieu-Nicosias qui doit débiter dans les premiers jours d'octobre au Monument National, transformé de fonds en comble pour la circonstance :

Voici le tableau du personnel : MM. Ch. Nicosias, directeur artistique et 1er chef d'orchestre ; M. Arthur Durieu, administrateur ; Paul Boué, régisseur ; Froidurot, 2e régisseur ; Gérard de Swert, 1er chef d'orchestre ; Maurice, 2e chef d'orchestre ; Puricelli, Maître de Ballet ; Lafarge, pianiste-répétiteur ; Lambert, costumier ; Roland, chef machiniste ; Poudroux, bibliothécaire.

**Artistes :** Mme Talexis, des théâtres de Paris, Nice, Lyon ; Mme Doiska, forte chanteuse du Théâtre Lyrique de Paris ; Mme Badilla, 1re chanteuse légère des Théâtres de la Scala de Milan, Nice, Bordeaux ; Mme Defly, 1re chanteuse légère du Théâtre Lyrique de Paris ; Mme Telba, mezzo-soprano du Théâtre Lyrique de Paris ; Mme Laffon, mezzo-soprano, contralto d'Opéra (Genève, Lyon) ; Mme Froidurot, 2me dugazon ; M. Ansaldo, 1er ténor de l'Opéra de Paris ; M. Prévost, de Covent-Garden de Londres et des Théâtres de Paris ; M. Defly, ténor traduction des Théâtres Lyriques de Paris, Lyon, Nice ; M. Salvator, 1er ténor léger de l'Opéra-Comique de Paris ; M. Pétrus, 2e ténor d'Opéra (Lille, Lyon) ; M. Berriel, 1er baryton Grand Opéra et traduction, de l'Opéra-Comique de Paris ; M. Ocellier, 1er baryton Grand Opéra et traduction (Toulouse, Marseille) ; M. Grommen, basse noble Grand Opéra (Liège) ; M. Javid, basse chantante (Lyon, Marseille) ; M. Froidurot, 2e basse.

**Ballet :** Mlle Villa, 1re danseuse-étoile de la Scala de Milan ; Mlle Muller, danseuse demi-caractère ; M. Puricelli, travesti de la Scala de Milan. 16 danseuses, 40 choristes (dames et hommes), 35 musiciens.

**Répertoire :** *Hérodiade ; Thais ; Manon ; Le Cid ; Si j'étais Roi ; Lakmé ; La Juive ; Robert le Diable ; Les Huguenots ; L'Africaine ; Le Prophète ; Aïda ; Le Trouvère ; Mignon ; Hamlet ; Samson et Dalila ; Faust ; Roméo et Juliette ; Mireille ; Armen ; Moïse ; Guillaume Tell ; La Muette de Portici.*

La saison sera de vingt à trente représentations. La troupe dont nous donnons ici les portraits de plusieurs des premiers sujets, doit s'embarquer à Liverpool à bord du *Lake Superior*, le 16 septembre.

Ces artistes seront donc parmi nous vers le 25 septembre, c'est à dire dans moins d'un mois.

Nous savons tout l'enthousiasme que la venue de la troupe d'opéra français va créer parmi notre population. Cet enthousiasme se traduit déjà par de nombreuses demandes de place pour toute la saison qui, comme nous le disions plus haut, sera courte, très courte.

Les journaux de Paris, nous apportent des nouvelles sur le premier ténor de la troupe, M. Ansaldo, de l'Opéra de Paris. Rien que des éloges à son adresse. Voix puissante, bien timbrée, d'un volume énorme, à l'émission nette et claire comme du vrai cristal de roche. Enfin toute la gamme est sans transposition. Mais nous ne voulons pas ici préjuger des mérites de cet artiste, c'est pourquoi nous nous bornons à transcrire ici une courte biographie faite de lui par un de nos confrères lyonnais.

M. ANSALDY.—Rompant avec la tradition, qui fait naître les ténors à Toulouse, M. Ansaldo a vu le jour à Nice.

Après avoir obtenu, en 1882, le premier prix d'Opéra au Conservatoire, il suivit, durant trois années, ses leçons de Dupré et Lhéris. L'année 1891 le voit

débiter dans *Guillaume Tell*, où il obtient un succès qui tenait du triomphe. La saison suivante, nous le possédons à Lyon, et on n'a pas oublié avec quelle autorité il tint les principaux rôles du répertoire. En 1893-94, nous le retrouvons à Genève ; en 1894 à Nantes (création de *Cavalleria Rusticana*, *Otello*) ; en 1895-96 à l'Opéra de Paris, où il chante notamment *Sigurd*, *Faust*, *La Favorite*, etc ; en 1896-97, 1898-99, à Bordeaux.

La voix est puissante, haut perchée et convient admirablement à l'interprétation du répertoire classique. C'est dans ce dernier que nous pourrions surtout l'apprécier cette saison.

Mme Laffon est une des contraltos de la troupe. Un journal français dit d'elle : " Là, nous sommes obligés de convenir que nous possédons une contralto qui unit le talent à une voix puissante et chaude. Mme Laffon sort de l'ordinaire et nous laisse espérer une brillante *Carmen*."

Et les éloges pour les autres artistes sont dans la même note. C'est donc une magnifique saison d'opéra que nous avons en perspective, saison qui n'aura qu'un seul défaut : celui d'être trop courte.

\* \*

## LA SAISON THÉÂTRALE

Tout indique que la saison théâtrale qui s'ouvre sera extrêmement brillante.

Toutes les directions sont à l'œuvre soit pour terminer leurs engagements de saison, préparer leurs salles de spectacles et surtout pour annoncer au public amateur les " attractions " qui seront le " nec plus ultra " du firmament artistique, où brille les nombreuses étoiles de la scène.

AU MAJESTY, rue Guy, M. et Mme Murphy, n'ont que peu à faire pour mettre leur magnifique théâtre en état de recevoir des foules de spectateurs.

A L'ACADÉMIE, c'est une vraie ruche d'activité, de pas et démarches. On sent que les préparatifs qui vont se faire là ne seront pas vains. On prévoit une fructueuse saison et la direction active pousse au succès par tous les moyens.

AU QUEEN'S et au ROYAL, on a déjà tâté le pouls du public, mais le grand fiasco du *World's Meet* n'était pas fait pour amener de l'eau au moulin de ces deux théâtres. Le Royal s'est cependant très bien tiré d'affaires, malgré la canicule, et a repris sa saison brièvement interrompue.

Le THÉÂTRE FRANÇAIS, a fait toilette neuve dans les couloirs, vestibules, et une armée de peintres a merveilleusement exécuté les réparations aux peintures défraîchies, au vernis des rampes, aux fresques des murs.

Le THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, l'ancien, subira peu de changements, en attendant que son propriétaire puisse prendre possession de l'immeuble que l'on construit actuellement coin de l'avenue Papineau et de la rue Sainte-Catherine.

L'ELDORADO, continue sans interruption son ère de succès tout particulier, tandis qu'au PARC SOHMER et à l'ARENA, on lutte pour la grande foule et l'empilement des pièces de dix centins avec des artistes qui coûtent des milliers de dollars.

L'Académie, cette année, reste sous la direction particulière de M. W.-E. Edwards, le sympathique impresario et gérant de théâtre que l'on connaît. M. Edwards a donné dans la presse quotidienne un aperçu de ce que sera la prochaine saison à l'Académie. L'ouverture se fera avec Mme Fiske, la célèbre actrice, dans un répertoire spécial qui attirera un nombreux public. M. Edwards s'est assuré des spectacles de premier ordre pour toute la saison, Irving, Kendall, Bernhardt, tous passeront par son théâtre. Et dire que ce n'est là qu'un bien faible aperçu des surprises qui nous sont réservées. Mais avant d'aller plus loin, attendons que la saison soit définitivement arrêtée pour donner avec exactitude la liste complète des attractions qui se succéderont sans interruption à l'Académie.

Au Majesty, les efforts de M. et Mme Frank Murphy vont se concentrer sur une vingtaine de troupes. Cette direction préfère tenir les portes de son théâtre fermé plutôt que de donner des spectacles de second ordre. Nous ne voulons d'autre preuve de ceci que dans l'annonce officielle, faite ces jours derniers, de l'engagement du fameux Jefferson de Angelis, premier rôle dans l'opéra comique intitulé *The Jolly Musketeer*, œuvre créée en collaboration avec les premiers sujets de la scène américaine.

M. et Mme Murphy reviennent de New-York, où ils ont conclu plusieurs engagements, au nombre desquels figurent les troupes qui jouent : *The Evil Eye*, une extravaganza à succès ; *The Singing Girl*, pièce faite exprès pour Mlle Alice Nielsen.

La saison, au Majesty, s'ouvrira le 11 septembre, avec Jeff de Angelis.

\* \*

Au Queen's, le genre de spectacle variera en s'améliorant toujours. Il y aura d'abord une compagnie permanente pendant plusieurs semaines, puis Félix Morris, puis des troupes de voyage, puis des troupes d'opéra, d'opérettes, de comédies, etc., enfin des spectacles variés et faits pour attirer d'une façon effective la foule à cette magnifique salle, la plus coquette et la mieux située à Montréal.

\* \*

Tant qu'au Théâtre Français au cours d'une entrevue que nous avons eue avec M. Philipps, ce dernier a déclaré que les bons artistes de troupe permanentes sont de plus en plus difficiles à trouver, en raison de l'accroissement remarquable de ce genre de troupes. Un coup d'œil sur la liste des artistes engagés par M. Philipps, nous convaincra cependant que Montréal aura une troupe capable de rivaliser avec toutes les autres de la même classe en Amérique.

Le premier rôle sera Lucius Henderson. Ce dernier a pendant plusieurs années rempli le premier rôle dans *Friend*, la pièce de Milton Royale. Lorsque ce drame fut produit à New-York, le succès remporté par Henderson fut le plus grand de la saison. Il a depuis assié W. H. Crane, Stuart Robson et autres. L'an dernier, il était le premier sujet du Grand Opéra House, Indianapolis.

Mlle Helen Byron jouera les rôles d'héroïne. Elle a une réputation qui attire sur elle l'attention des gérants de théâtre et des critiques. Elle a obtenu ses premiers succès alors qu'elle lisait des passages du rôle d'Ophélie pour Daniel Bandman. Elle a été deux saisons avec Nellie McHenry, puis elle a appartenu à la compagnie de Rich et Harris, qui jouait : *Tuxedo*. Elle a ensuite tenu les deuxièmes rôles au théâtre Wallacks, New-York, puis elle a joué au Boudoir Square Théâtre.

Frank Nelson, le comédien est aussi un homme d'expérience. Il a tenu l'un des principaux rôles dans *Madame Sans Gêne*, et a attiré l'attention des connaisseurs par son interprétation de divers caractères dans *Tarrytown Widow*, *Alabama*, *David Garrick*, et *Paradis Alley*.

Walter Colligan a obtenu l'an dernier un grand succès dans la pièce *The Girl I left Behind Me*.

Frederick Webber s'est fait remarquer dans les *Masqueraders*, de Charles Frohman. Il a aussi tenu un rôle important dans le drame *Great Diamond Robbery*. Il était l'an dernier l'un des bons artistes à l'Académie de Musique de Rochester.

Mlle Lilian Buckingham s'est distinguée dans plusieurs troupes permanentes. Elle est une fort belle femme et plaira certainement. Les rôles de soubrettes seront confiés à Helen Holland, Mlle Shavelin, qui, assistée des artistes tels que Crane, Robson, et Sol Smith Russell sera une autre des artistes du Théâtre Français. Ajoutons à tous ces noms ceux de Thomas-J. McGrane et D.-A. Morton.

Le caractère des hommes publics appartient au public, non à leur famille.—Duc DE CHOISEUL.

La conscience qui interdit de braver, commande quelquefois de déplaître.—Comte DE FALLOUX.

LES SORCIERS AFRICAINS

SCÈNE SCIENTIFIQUE

Les *Missions Catholiques* ont publié une très intéressante étude, due au R.P. Trilles, missionnaire de la congrégation du Saint Esprit, sur la sorcellerie chez les Fang.

Nous lui empruntons aujourd'hui le récit d'une scène qui montre jusqu'à quelle rage infernale le démon pousse en certaines circonstances, ceux qui se font ses intermédiaires dans ces malheureux pays.

Les sorciers sont ils convaincus ? se demande le R. P. Trilles.

Voulez-vous que je vous avoue franchement mon idée ? Eh ! bien, la question me laisse perplexe. Qu'il y en ait de bonne foi, la chose pour moi ne fait pas l'ombre d'un doute. Qu'il y en ait des naïfs ? Cela va sans dire. Des exploitateurs de crédulité publique ? Ils le sont tous ! Mais, ce que l'on peut affirmer sans crainte, c'est que les chefs surtout savent parfaitement le rôle qu'ils jouent, et, en s'opposant au bien que leur apporte le missionnaire, ils combattent sciemment le combat du mal.

Voici une scène qui se passa au village de mon catéchiste Ambroise Ndotuma. A peine étions-nous arrivés

dans l'abène, Ambroise vint me prévenir que, dans le village, une femme était dangereusement malade ; mais que son mari était féticheur.

Par bonheur, quand je pénétrai dans la case où gisait la malade, son mari n'était pas là. Vite, je l'instruisis de mon mieux ; elle m'écoutait au reste avec plaisir, et, quand enfin je lui proposai le baptême, elle y acquiesça facilement.

Et comme je me préparais à faire couler sur son front l'eau régénératrice, soudain son mari reut à l'improviste. D'un coup d'œil, il a saisi la scène ; sa fureur est indescriptible, il se jette sur moi, le couteau à la main. Puis, se ravissant, il me saisit le bras, et m'entraînant dehors :

—Viens, *minissé* ! s'écria-t-il.

Si rapide avait été son acte qu'avant d'avoir prononcé une parole, déjà j'étais dehors, entraîné loin de la case.

—Ma femme est bien malade ?

—Oui, très malade.

—Va-t-elle mourir ?

—Je le crois.

—Moi, j'en suis sûr, l'Esprit me l'a dit. Tant mieux, d'ailleurs.

—Pourquoi ?

—Ceci est mon affaire. Mais, dis-moi, que lui ap-

prenais-tu ? le moyen d'être heureuse après sa mort, n'est-ce pas ?

—Oui précisément.

—Je le sais, je sais que, vous autres blancs, vous n'avez pas le même Dieu que nous. Après la mort, quand on a été bon, ce Dieu vous emporte avec lui ; mais si l'on a été mauvais, si l'on a volé, tué, ou voulu tuer, il vous punit d'une manière terrible, d'un châtiement qui ne finira jamais. Est-ce bien cela ?

—Oui certes.

—Bien, maintenant, je vais aller retrouver ma femme. Reste ici.

—Pourquoi ne me laisserais-tu pas la voir, la consoler, adoucir ses derniers moments ?

—C'est vrai, tu es bon, toi *minissé*. Et bien ! attends ; tout à l'heure je viendrai te chercher.

Et il s'éloigna... En moi-même je remerciai le bon Dieu d'une conversion si subite et si inespérée.

Une heure, deux heures se passent. Le féticheur revient enfin, et me faisant signe de la main :

—Viens, *minissé*, me dit-il, ma femme t'attend.

Je le suis, et, derrière lui, j'entre dans la case. Elle était sombre, et, au premier moment, mes yeux ne distinguèrent rien dans l'obscurité.

Sur le lit, une forme vague, immobile. J'approche ; sur le sol humide, boueux, mes pieds glissent, je tombe,



Mme et M. Labori, défenseur de Dreyfus

M. Casimir Perier, se rendant au procès

Lieutenant-colonel Picquart

LE PROCES DREYFUS

et machinalement essuie à ma soutane blanche mes mains souillées. A la tête du lit se tenait le féticheur. Sur la couche funèbre, la femme était étendue sans mouvement ; je l'appelle, pas de réponse, je lui prends la main, elle est froide, et au même instant, horreur... me penchant sur elle, je trouve un poignard enfoncé dans son sein jusqu'à la garde.

—Rien à faire, va, elle est morte, et bien morte, me dit le mari en ricanant.

Je l'accable de reproches.

—Ecoute, me dit-il, cette femme que tu vois, je la haïssais ; je la haïssais, m'entends-tu ? car elle avait mangé mes deux petits enfants, elle leur avait mangé le cœur et la tête. Et moi, j'aurais pu la tuer alors ; mais mon Dieu m'a ordonné d'attendre ton passage " car, m'a-t-il dit, la vengeance sera plus belle." Et maintenant, réponds-moi : avec ce baptême, dont tu parlais, ma femme aurait été au ciel, n'est-ce pas ?

—Oui, certainement.

—Eh bien ! je l'ai tuée avant que tu le lui donnes pour qu'elle tombe dans l'enfer éternel.

—Tu t'es trompé, car si, avant de mourir, elle a désigné le baptême...

—Je le sais, je sais cela ; mais, dis-moi, quand on meurt après avoir tué quelqu'un, où va-t-on ?... En enfer ? Toujours ?

—Non, pas toujours, car on peut se repentir avant.

—Et si on meurt en tuant ou en voulant tuer ?

—Je ne sais pas ; Dieu est si bon !

—Eh ! bien, écoute ce que j'ai fait. J'ai voulu que cette femme allât brûler dans cet enfer dont tu parles, cette femme que je hais. Et alors, quand je suis revenu ici, je l'ai injuriée, battue, frappée. D'abord elle n'a rien dit ; puis elle s'est fâchée et, quand je l'ai vue bien en colère, je l'ai raillée de sa faiblesse et, comme elle cherchait une arme pour m'en frapper, lui mettant un couteau entre les mains : " Frappe-moi donc," lui disais-je, et au moment où elle l'essayait en effet, moi, je l'ai poignardée et tu vois, elle est tombée raide là où tu as glissé...

Et c'était vrai, ce n'était pas dans la boue que je marchais, mais dans le sang et, sur ma soutane, deux rouges empreintes étaient marquées.

—Que dis-tu de ma vengeance, *minissé* ?

—Dieu seul connaît le sort de ta femme.

—Je le saurai ce soir ; je le demanderai à mon Dieu. Oui, je le lui demanderai et il le dira... Va-t-en.

Plein d'épouvante, je sortis, non cependant sans avoir jeté une dernière bénédiction sur ce pauvre corps, dont l'âme, qui sait ? était peut-être régénérée.

Dans la nuit noire, quelques heures après, la voix du maudit se faisait entendre.

—Elle y est, *minissé*, pour toujours, toujours, toujours !...

JEANNE ET BOB

Jeanne et Bob sont deux vieux amis. Jeanne est une petite fille et Bob est un gros chien. Ils sont du même monde ; ils sont tous deux rustiques : de là leur intimité profonde. Depuis quand se connaissent-ils ? Ils ne savent pas. Ils n'ont ni envie ni besoin de le savoir. Ils ont seulement l'idée qu'ils se connaissent depuis très longtemps, depuis le commencement des choses, car ils n'imaginent ni l'un ni l'autre que l'univers ait existé avant eux. Le monde tel qu'il leur apparaît est jeune, simple et naïf comme eux. Jeanne y voit Bob et Bob y voit Jeanne tout au beau milieu.

Bob est beaucoup plus grand et plus fort que Jeanne. En posant ses pattes de devant sur les épaules de l'enfant, il la domine de la tête. Il pourrait l'avaler en trois bouchées. Mais il sent qu'une âme subtile est en elle et que, pour frère qu'elle est, elle est précieuse. Il l'aime et l'admire. Jeanne, de son côté, trouve Bob admirable. Elle connaît qu'il est fort ; et, femme, elle admire la force. Elle observe qu'il a pénétré, dans la nature, beaucoup de secrets qu'elle ignore, et que l'obscur génie de la terre est en lui. Elle le voit énorme, grave et doux. Elle le vénère comme, dans les temps anciens, les hommes vénéraient des dieux agrestes et velus.

ANATOLE FRANCE.

## PETITS POEMES A DIRE

## LES DEUX MÈRES

Là-bas, bien loin, sourit une maison t,ès blanche ;  
Là-bas, bien loin, s'explore une mère au front gris.  
La maison se lézarde, et la mère se penche :  
L'une branle sa tête et l'autre ses lambris.

Je suis le fils des deux, et mon cœur les vénère.  
Quand je vais au pays, dans la belle saison,  
Je vois s'ouvrir pour moi tes deux bras, ô ma mère !  
Je vois s'ouvrir pour moi ta porte, ô ma maison !

Et je baise les mains, et je baise les pierres,  
Je regarde les doigts et les planchers tremblants ;  
Et j'ai des pleurs très doux au bord de mes paupières  
Pour la mère au front gris et la mère aux murs blancs !

Quand il faut repartir, tout mon être se broie :  
Ma mère a son mouchoir dans ses poings délabrés,  
Et longtemps ma maison, sur la route, m'envoie  
L'adieu muet et blanc de ses murs adorés.

Un jour, les yeux emplis des larmes coutumières,  
Mère aux tendres adieux, maison aux blancs saluts,  
Sous votre ciel d'azur inondé de lumières,  
Je m'en irai, très pâle, et ne vous verrai plus !

O ma maison natale aux corniches moussues,  
Sois bonne aux étrangers que tu protégeras !  
O terre du pays dont mes chairs sont issues,  
Sois douce à la maman que tu recueilleras !

Et quand tu seras morte, ô ma maison si chère,  
Qu'é Dieu peuple de fleurs tes décombres bénis,  
Et que devant ta tombe, ô ma dolente mère !  
Mes pensers éternels chantent comme les nids !

Je mourrai loin de vous : une terre inconnue  
Dans son sein froid et morne un jour me recevra ;  
Mais peut-être le vent sacré de quelque nue  
Y prendra ma poussière et vous l'apportera !

JEAN RAMEAU.

## UN SOIR D'ORAGE

A vous qui avez tant d'espoir.

C'était le soir. Un soir sans lune, sans étoiles, un soir comme ces jours de la vie, où le soleil du bonheur ne brille plus, un soir comme ces heures sombres où, dans notre ciel, ne passent plus des touffes d'azur baignées de douce clarté. Sur la mer immense, les flots noirâtres tressaillent sous les coups du grand vent, et les vagues agitées se tordent comme un jet de lave écumante.

Et sous le vent, sous le ciel noir, fuit la frégate *Sperata*.

Oh ! qu'importe l'orage qui gronde, qu'importe le danger qui s'avance. Il faut marcher, il faut fuir ! Un silence de mort règne sur la frégate, et à minuit, quand les pauvres matelots peuvent dormir, peuvent rêver, oh ! ils ne regardent plus la mer, ils ne regardent plus le ciel, et ils ferment leurs yeux en songeant à des jours meilleurs, à des heures plus douces.

Tout à coup, sur le pont, un bruit de pas se fait entendre : c'est un jeune mousse qui ne dort point et ne rêve plus.

A vingt ans être mousse ! A vingt ans ne plus voir que le ciel immense et le vaste océan, ne plus entendre que les cris du grand vent, les soupirs de la brise et la plainte des vagues !...

A vingt ans, ne plus sentir son cœur vibrer et pleurer au contact d'un regard que l'on comprend, d'un cœur que l'on aime, ne plus savourer en son âme les doux parfums de l'amitié, le suave arôme du bonheur !... Mais être bien seul avec les flots qui passent, bien seul, sans illusion et sans espérance, être bien seul à l'aurore de la vie, à vingt ans, oh ! ne vaut-il pas mieux mourir ?

Le jeune mousse l'a compris, et désespéré, fatigué de cette vie tissée de souffrances et d'ennuis, il est là, songeant que demain la frégate *Sperata* ne le verra plus pleurer, ne le verra plus souffrir !

Au firmament, les éclairs tracent leurs sillons de feu, et projettent ensuite, sur la figure du jeune matelot, leur lumière blafarde. Sous ces reflets rapides,

sous ces lueurs d'un instant, comme il paraît beau, le pauvre mousse ! Ses grands yeux bleus sont si tristes, son regard est si profond ; son sourire est plein d'amertume, mais il garde encore quelque chose de cette franchise, de cette sérénité qu'exhale un cœur de vingt ans. Le jeune marin lève ses grands yeux tristes et regarde au ciel, les nuages, noirs comme le jais, qui semblent s'ouvrir pour laisser passer l'effrayante lumière de l'éclair. Il regarde tout autour de lui : au ciel, l'orage ; sur mer, l'orage, et dans son cœur, le désespoir.

Oh ! dit-il. Les flots peuvent m'emporter, la mer peut m'engloutir ! Que m'importe la vie ! A moi, la mort, à moi le repos !...

Une pâleur livide couvre ses traits, ses doigts crispés passent et repassent dans sa chevelure blonde, dont les mèches folles retombent sur son front, ses yeux sont à demi fermés, comme pour ne plus voir l'abîme, où il va s'engloutir.

Une échelle de cordages est là tout près.

Il la gravira, et de son sommet, il se jettera dans les flots qui l'invitent, dans la mer qui l'appelle.

Le jeune mousse a déjà monté un échelon... deux échelons... Tout à coup, il s'arrête, comme préoccupé dans une dernière méditation.

Oh ! Que s'est-il donc passé ? Quel souvenir a pu arrêter, dans son âme, l'élan de son désespoir ?... Quelle réminiscence a pu dire à son cœur : " Ah ! Espère encore ! "

Le pauvre matelot a jeté un dernier regard sur l'immensité, et là-bas... là-bas, à travers les brumes, son cœur rayait l'horizon, à travers les voiles et les ténèbres, son cœur voyait l'église du village, la croix du cimetière, et, dans l'espoir de dormir un jour près de celle qu'il avait aimée, près de celle qu'il nommait sa mère, il était là, balançant entre le désespoir et l'espérance, entre la mort et la vie !

Oh ! Ne pas mourir, c'était recommencer cette vie si fade, si monotone, quand elle n'offre plus d'espoir et de rêve, c'était reprendre cette chaîne si lourde d'ennuis et de souffrances.

Oh ! Oui, mais dans ces âmes, ivres de dévouement et de sacrifice, si l'espoir semble s'éteindre parfois, il ne meurt point ; dans ces cœurs, avides d'amour et de tendresse, la soif ardente ne s'apaise jamais. Le glaive aigu de la souffrance déchire le cœur, lambeau par lambeau, et sur les ruines sanglantes, l'espoir verse son baume consolant ; le feu de la douleur, peu à peu, consume les illusions, et sur les cendres fumantes, l'espérance jette une autre étincelle, une autre flamme.

Et maintenant, le jeune mousse redescend lentement les deux degrés qu'il a gravis, parce qu'un rayon d'espoir est venu traverser son âme, parce qu'il se dit : " Oh ! peut-être un jour le bonheur viendra-t-il à moi, peut-être un jour mon cœur verra-t-il un autre cœur le comprendre et l'aimer, peut-être un jour reverrai-je cette terre lointaine, ce petit coin du cimetière où il fera bon dormir ! "

Au ciel la tempête gronde encore, sur mer l'orage mugit toujours, mais dans le cœur du pauvre mousse il ne reste plus que le calme et la sérénité de l'espoir.

Et sous le vent, sous le ciel noir, fuit la frégate *Sperata*.

*Laurette de Waldmont*

## JEAN

C'était inévitable. Au milieu du bal, Jean et Marthe s'aperçurent. Un instant ils se regardèrent sans surprise apparente. Son œil à elle était calme, son œil à lui était dur. Puis, brusquement, Jean fit un effort, il entraîna de Breuil et, sans une parole, passa.

Dans la grande salle blanche, scintillante de lumières, dans le tourbillon des danseurs, Marthe, demeurée immobile, les vit s'éloigner. Jean se pressait, remorquant son ami. Son bras tremblait, un tic nerveux secouait sa moustache, et il répétait :

— Allons, viens, viens donc !

Ils gagnèrent une petite pièce, un coin isolé et tran-

quille, où de hauts palmiers laissaient retomber paresseusement leurs feuilles. Là, il faisait bon, loin du tumulte du bal. Sur un sofa, ils s'assirent et restèrent silencieux.

De Breuil ne demandait rien à Jean, parce qu'il savait. Il savait que Jean avait aimé Marthe, qu'elle l'avait aimé peut-être, et qu'ils s'étaient quittés, il y avait des mois, un an bientôt. Il se rappelait la douleur de son ami à cette rupture, et les moyens de guérison qu'il avait employés : cette obstination désespérée au travail, pour se reprendre, et ces nuits de nocce folle, pour s'étourdir. Il se rappelait l'étreinte de ces mains brûlantes, la flamme de ces yeux fiévreux. Oh ! ces yeux ! Il semblait que tout l'être de Jean se consumait à leur flamme intérieure. Et de Breuil voyait cette figure, aujourd'hui revenue à la santé, minée, rongée par l'affreux mal, ces traits altérés, ces joues amaigries, ce teint blême et ces lèvres sans couleur. Alors, toute la souffrance muette qui vidait cette figure de malade, lui avait fait se demander bien des fois, lui dont le cœur n'avait jamais saigné, comment l'amour pouvait faire autant de mal !

Pourtant, comme ils ne parlaient pas, dans le petit salon, une femme entra. Son teint avait une transparence lumineuse, elle souriait de ses dents claires, et elle était adorablement belle, avec ses jeunes épaules et sa gorge frissonnante sous les dentelles. C'était Marthe. Elle s'avança un peu, puis, d'une voix douce :

— M. de Breuil, un mot, je vous prie.

Empressé, de Breuil se leva.

— Très volontiers, Madame.

Et ils se retirèrent tous deux. Jean n'avait pas bougé. Il ne pensait pas à s'en aller, il ne pensait à rien peut-être. Maintenant, du coin où Marthe avait attiré de Breuil, un chuchotement partait, arrivait à son oreille. Cela dura une minute. Et de Breuil reparut seul. Il dit simplement :

— Elle veut te parler.

— C'est bien, fit Jean.

Sa figure restait impassible. Une de ses mains pendait, indolente, sur la soie du sofa. Marthe se montra. Elle s'avança vers lui, prit sa main, et avec une moue de regret qui avait quelque chose d'enfantin et de très tendre :

— Jean, tu m'en veux donc bien ?

Doucement, il retira sa main, qui retomba indolente. Il la regarda longtemps en silence.

Puis, d'une voix calme, si calmé qu'elle n'avait plus d'accent :

— Vous vous trompez, madame, je ne vous en veux pas.

Elle comprit qu'il fallait qu'elle parlât pour le reconquérir. A côté de lui, elle s'assit, reprit sa main.

— Ecoute, Jean, on m'a dit que tu avais souffert. Moi, je ne savais pas, je n'ai rien su... Mais quand je t'ai revu tout à l'heure, je suis restée saisie, j'ai bien compris que c'était plus fort que moi. Jean, regarde-moi, je ne te mens pas...

Il ne répondit point. Du bal, on entendait une musique de violons, et des couples apparaissaient très vite, tourbillonnant sous les lumières.

Marthe continua :

— Jean, tu vois, je suis revenue vers toi. J'ai voulu te parler. Ça été plus fort que moi. Au milieu de tout ce monde, je t'ai vu et je me suis rappelée que nous avions été heureux. Oh ! ne feins pas, je sais bien que tu m'aimes encore. J'ai bien vu que tu ne regardais pas les femmes, que tu passais sans les voir. Puis, quand nos yeux se sont croisés, tu es devenu très pâle tout d'un coup, et tu es parti vite, vite, comme quelqu'un qui souffre...

Très froid, il dit :

— Vous vous trompez, je ne pense plus à vous. Si je suis parti, c'est que je voulais éviter une rencontre inutile... Vous avez voulu me parler, je vous écoute. Mais ce que vous me dites ne me touche pas, je ne vous crois pas, je ne crois plus à rien... S'il est vrai que j'ai souffert, je suis guéri à présent, oh ! bien guéri. Pourquoi revenir sur des choses oubliées ? Je ne vous en veux pas, vous m'êtes indifférente, je vous assure...

—Jean, tu ne dis pas vrai, tu essaies de faire le brave. Mais je lis en toi, je sens que tu souffres encore, et c'est toute cette souffrance que je devine dans tes yeux qui fait que je t'aime, que je t'aime plus qu'autrefois. Oh ! Jean, toi seul sais me comprendre, puisque toi seul as vraiment souffert pour moi... Nous allons partir tous les deux, partir de ce bal. Tu vois bien, Jean, que je suis sincère...

Il l'écoutait, et ses yeux ne s'attendrirent pas. C'est qu'il connaissait les enthousiasmes subits de cette nature d'enfant, il savait la versatilité de cette tête inconsciente, il avait éprouvé le mensonge de ces joies d'un instant et le navrement des réveils esseulés. Il se leva, et elle se leva aussi. Son œil avait un regard méchant et un pli mauvais tirait sa lèvre.

—Je vous ai dit que j'avais oublié, que c'était fini. Il est trop tard pour parler de ces choses... C'est vrai, je vous ai aimée et j'ai souffert. Mais, l'excès même de cette souffrance a brûlé ma foi en vous. Je ne crois plus. C'est fini... vous n'êtes plus rien pour moi.

Elle resta devant lui, immobile, presque tremblante. Jamais elle ne l'avait vu aussi ferme. Il lui semblait impossible qu'on lui pût résister ainsi, et elle se refusait à croire qu'il dit vrai. Un instant il la regarda, debout, muette, troublée. Et il eut un rire nerveux. Il ricana :

—Alors, vous avez cru qu'il suffirait de revenir vers moi, que vous n'auriez qu'à vous baisser pour me prendre, à votre heure... Vous me croyiez donc bien sot, et sot toute ma vie ?... Quand on commet la sottise d'aimer, sachez-le, cela ne dure pas toujours ; on oublie, on redevient fort... je ne vous demande rien, moi, aujourd'hui, je suis fort, je suis fort !

Il fit jouer ses bras, comme pour affirmer sa force. Et il l'écrasait à mesure qu'il parlait, il se vengeait de toutes ses heures de souffrance, de tous ses découragements, de toutes les peines subies, de ses faiblesses ridicules. Il se grandissait dans cette force. Le pli mauvais de ses lèvres s'accroissait. Il fut cruel :

—On vous l'a dit, on vous l'a rapporté, j'ai été malheureux, quand vous êtes partie. J'avais l'air d'un convalescent, tant mes traits étaient tirés, mes joues creusées, mes yeux brillants. Vous, ce n'est pas le chagrin qui vous a enlaidie ! Pourtant, je vous ai connue plus jolie... Surveillez-vous, vos yeux se brient. C'est terrible pour une femme, vous savez... Et puis, cette petite ride au coin de votre bouche... Prenez garde !... Vous ne négligez pas le rouge, je vois... Mais, pardon, je ne suis plus galant, j'ai oublié tant de choses !...

Et comme il sentit qu'il la blessait, que des larmes montaient à ses yeux, il l'acheva :

—Faites attention, madame, car si les ans vous aissent leurs traces, bientôt, privée des affections que vous avez su éloigner de vous, vous serez seule, toute seule. Ce sera le vide, l'affreux vide des femmes vieilles, car vous ne serez plus jolie, alors, ma chère...

Il s'arrêta. Elle ne pleurait pas, ses yeux étaient secs, et, au regard qu'ils lui jetèrent, il comprit qu'elle ne lui pardonnerait jamais.

Elle eut un mouvement nerveux pour se retourner, et très vite, sans une parole, elle rentra dans le bal.

Alors, Jean regarda de Brouil, regarda le sofa où elle n'était plus. Au loin les violons jouaient toujours et les couples tourbillonnaient sous les lumières. Tout d'un coup, un gros sanglot fendit sa poitrine et il s'abattit dans les bras de son ami, avec cette plainte qui s'échappait de ses lèvres :

—Oh ! mon ami, je l'aime encore, je l'aime comme un fou !

LOUIS DE ROBERT.

## NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGT-QUATRIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AOUT), aura lieu samedi, le 2 SEPTEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

## M. LE Dr ED MORIN

Le docteur Edouard Morin que nous allons présenter à nos lecteurs, est un de nos pharmaciens les plus en vue. Il naquit à Québec, le 20 avril 1854 et fit ses études au séminaire de cette ville. Il suivit ensuite les cours de médecine de l'Université Laval, fut reçu médecin en 1878 et s'établit pharmacien en 1881. Six ans plus tard, son incroyable activité ne pouvait se contenter de l'exercice paisible de la pharmacie et il abordait le commerce en gros de la droguerie.

Le Dr Morin est, actuellement, à la tête de cette branche de commerce dans la ville de Québec et il manufacture une telle quantité de médecines patentées qu'il nous faudra nous contenter de citer seulement celles qu'il a successivement lancées dans la circulation : l'Anti-Coryza ; le Broma ; les Cachets pour mal de tête ; le Contravum (anti-choléra) ; l'Eau pour les yeux ; la lotion anti-pelliculaire ; l'onguent miraculeux ; l'onguent pour les hémorroïdes ; les Pastilles à vers, les pilules anti-bilieuses, les pilules Cardinales, les pilules Viel ; la poudre Cardinale ; la Raderba ; le Recuperator ; la Salima ; le Sirop Calmant ; la Salsepareille ; le Sirop de Tolu, Senéga et gomme d'épINETTE ; le Spécifique ; le vin Morin (Créso-phates), Vin de Fer et Bœuf, Vin de Pepsine, Vin de Quinine, Vin de Quinina, etc., etc.

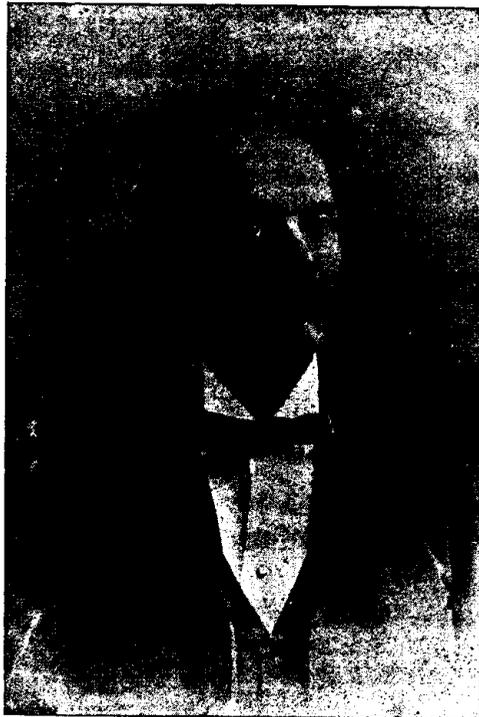


Photo Mortimay, Québec.

Depuis deux ans le Dr Morin manufacture ces médecines à Boston pour le marché des Etats-Unis et G. Mortimer et Cie sont ses agents.

Parmi les produits patentés que nous avons cités plus haut, il nous faut tout spécialement attirer l'attention sur le Vin Morin (créso-phates), le Broma, le Sirop Végétal de Viel et les Pilules Viel, le Sirop Calmant du Dr Morin, les Pilules Cardinales, la Poudre Cardinale, le Récupérateur du Dr Morin et l'Anti-Coryza.

Toutes ces médecines sont bien connues de nos lecteurs et elles ont fait leur preuve ainsi que peuvent en témoigner des milliers de malades qu'elles ont guéris.

Le Dr Morin, malgré tout le temps et la somme de travail requis pour la fabrication d'un aussi grand nombre de médecines et la surveillance de ses deux pharmacies, a toujours suffi seul à ses affaires, grâce à son énergie et à ses facultés d'organisation. Il a pu encore, à travers les inquiétudes du commerce et un travail ardu, prendre une part active dans les affaires du Bureau de Commerce de Québec où, pendant plusieurs années, il a été membre du conseil de cette institution. M. le Dr Morin a été aussi membre du Conseil de Ville de Québec et il s'y est occupé brillamment des affaires

municipales sans pour cela négliger celles de son commerce.

C'est un Canadien qui fait honneur à sa race et que l'on ne pourra jamais assez encourager.

## MONDANITÉS

Il y a beaucoup de personnes qui font consister leur conception du savoir-vivre dans l'observance, à leur égard, de toutes les règles du protocole. Les questions de préséance, par l'âge ou le rang, les trouvent absolument intransigeantes, quand il s'agit d'elles-mêmes. Leur vanité ne désarme pas une minute, elles exigent tous les hommages, ne pardonnent ni les oublis, ni les inadvertances d'autrui envers elles. Elles se croient presque toujours offensées. Il est nécessaire de leur rendre beaucoup plus qu'il ne leur est dû, pour les contenter un peu. A ce titre, elles vous accorderont, peut-être, un brevet de politesse.

Lorsqu'on est en relation avec elles, il faut s'apprêter à vivre dans un état de tension d'esprit perpétuelle.

Eh bien ! elles n'ont aucune idée de ce qu'est en réalité le savoir-vivre. *Savoir vivre*, c'est s'inquiéter beaucoup plus de ne pas blesser son prochain ou même de ne pas lui déplaire, que de penser aux manquements et aux impairs qu'il peut commettre. C'est remplir tous ses devoirs, petits et grands, envers les autres, sans craindre de commencer le premier ; sans se demander si on trouvera chez eux la réciprocité qu'on est en droit d'attendre ; avec assez d'indulgence dans le cœur ou de philosophie dans l'esprit pour se consoler de n'obtenir pas de retour ou pas de retour suffisant.

Les hommes qui pratiquent le réel savoir vivre donnent certainement plus qu'ils ne reçoivent. Au fond de l'âme de quelques-uns, on trouverait peut-être un peu de désabusement et de dédain, il me semble qu'ils n'en ont que plus de mérite, car ils dissimulent poliment leur désenchantement, et leur scepticisme n'a pu détruire leur honte ni leur altruisme natifs.

On vivrait dans la paix, la douceur et l'amour si chacun de nous était animé de ces sentiments pour son semblable. En attendant, que les meilleurs ne se laissent pas décourager, qu'ils restent fidèles aux véritables principes du savoir vivre, en plaignant ceux qui le connaissent si peu qu'ils le confondent avec l'étiquette. Ce n'est pas que je veuille du mal à l'étiquette, mais il faut la comprendre dans son esprit et ne pas s'en tenir à la lettre. Et, alors, on fait avec grâce toutes les concessions compatibles avec la dignité.

\* \*

—Ne trouvez-vous pas absurde de faire à une femme un aimable compliment qui est, par ricochet, désagréable ou presque pour son amie, pour une de ses parentes ?

On entend dire : " Votre robe est fort jolie..." Et s'adressant ensuite à la sœur, à la cousine : " Elle me plaît mieux que la vôtre."

Cette dernière phrase n'est-elle pas d'une inutilité absolue ? Il ne suffirait même pas de la supprimer ; il faudrait, si l'on était doué d'un tact véritable, attendre de rencontrer seul à seule la dame à la jolie robe pour la féliciter... le silence qu'on garderait à l'égard de l'autre étant une critique tacite.

Si désintéressée que l'on soit, on n'aime guère à entendre des vérités dures sur sa personne ou son goût, surtout quand on peut remédier au mal.

Mon Dieu ! Mais quelles pointes d'aiguille, dira-t-on. Peut-être, mais prenez-y garde. C'est par les petites choses qu'on gagne plus sûrement le cœur des gens.

La plupart des peines n'arrivent si vite, que parce que nous faisons la moitié du chemin. —Comtesse DASH.

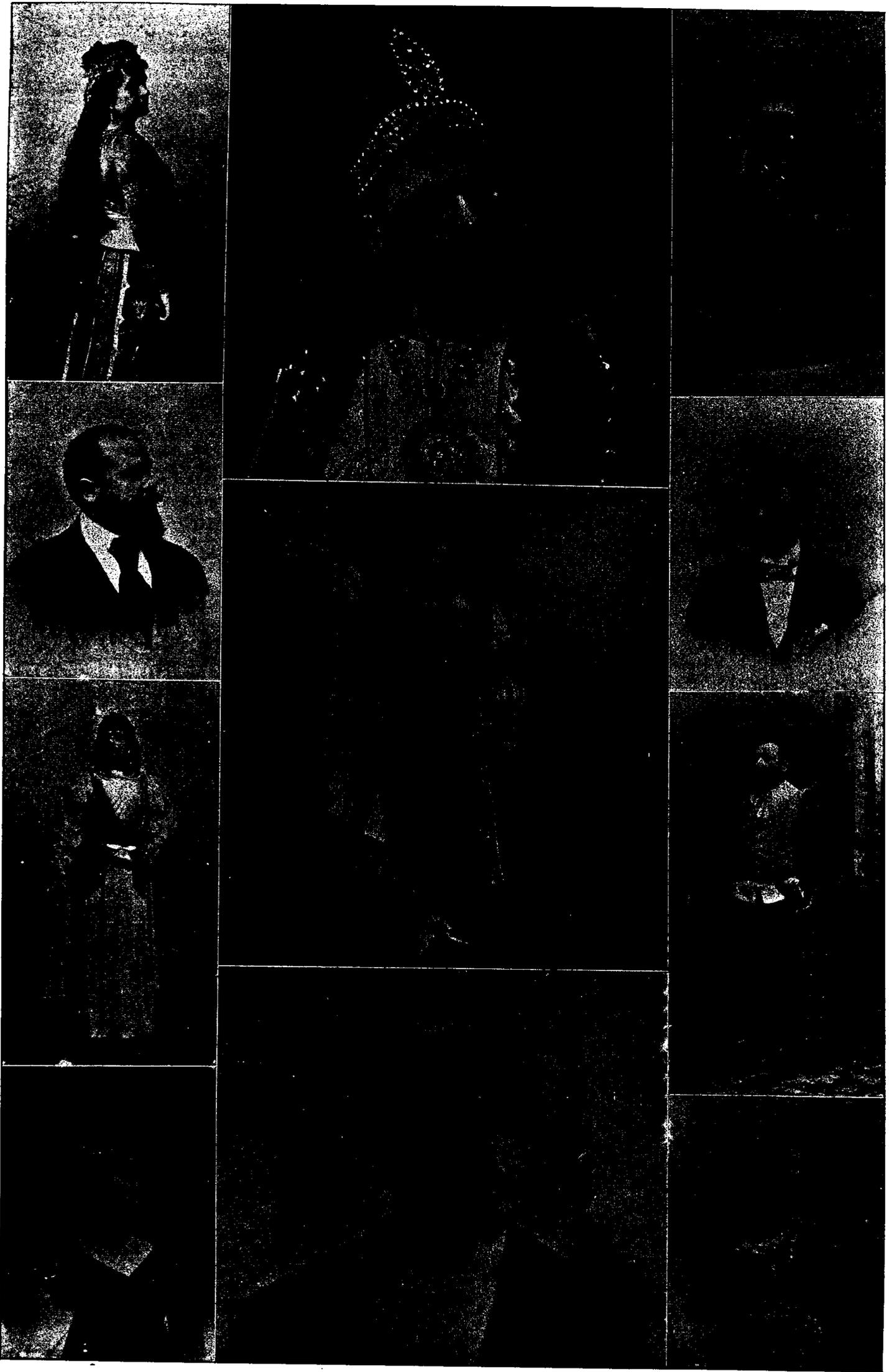
Si nous ne voulons estimer que des personnes sans défauts, nous n'estimerons personne. —NICOLE.



UNE BONNE PIPE



A QUAND LA NOCE ?



1. Mme Talaxis, forte chanteuse—2. M. Berriél, 1er baryton—3. Mme Defly, chanteuse légère—4. Ocellier, 1er baryton—5. M. Defly, 1er ténor—6. M. Giommen, basse noble—7. M. Ansaldi, 1er fort ténor—8. M. G. de Swest, 1er chef d'orchestre—9. M. Javid, basse chantante—10. Mme Telba, 1re dugazon—11. Mme Laffon, contralto

**SAISON 1899. — LES ARTISTES DU GRAND OPERA A MONTREAL.**

## LES IMPRESARI DE L'OPÉRA FRANÇAIS



Photo Laprés &amp; Lavergne

M. A. DURIEU, directeur de l'Opéra Français

M. Nicosias, dont le talent comme chef d'orchestre s'était affirmé parmi nous, vient de faire ses preuves comme organisateur artistique, avec l'habile concours administratif de M. Durieu, pour implanter définitivement l'Opéra Français à Montréal.

Nous nous rappelons tous les débuts intelligents de M. Durieu, son initiative si appréciée avec des ressources qui n'étaient pas larges, mais dont il sut tirer tous les avantages possibles.

M. Nicosias, lui, rehaussé par vingt années d'expérience comme directeur et comme chef d'orchestre, tant à Paris qu'en province, a abordé le continent américain par la Nouvelle-Orléans, où le goût pour l'art lyrique est si développé. Ses relations comme éditeur de musique, lui ont donné des moyens d'action dont nous pouvions espérer les meilleurs effets pour le recrutement des premiers artistes.

Aussi, la nomenclature des premiers rôles cités dans une autre page et le cachet artistique des portraits que nous reproduisons, offrent-ils un heureux présage pour les débuts, tous ces artistes ayant été fêtés dans les plus grands centres. Le succès est assuré si nos amateurs soutiennent notre opéra comme ils l'ont fait l'hiver dernier.

## M. L'ÉCHEVIN ARTHUR GAGNON

Si bien remplie que soit la vie d'un homme d'esprit, de cœur et d'initiative, il y a toujours dans l'ensemble une œuvre spéciale, le monument auquel il a apporté tout son zèle, son dévouement, sa foi en l'avenir.

Tel est, d'ailleurs, le cas pour M. Arthur Gagnon.

Bien que jeune encore, on l'avait vu briller sur bien des scènes diverses, déversant à pleines mains activité et précoce expérience. S'en fût-il tenu là, que déjà on aurait pu lui rendre le témoignage d'avoir bien fait servir des talents natifs affinés par l'étude et par l'esprit d'observation.

Mais M. Gagnon n'est pas de ceux qui consentent facilement à planter le bois de leur tente après la première montée, après les premiers succès et à s'écrier : " N'allions pas plus loin ! "

Une rapide esquisse biographique le prouvera bien vite.

Né à Laprairie le 10 février 1853, il étudia d'abord au collège de l'endroit puis à l'école Archambault. Commis, au début, dans la nouveauté, en 1882 on le voit fonder un magasin avec M. Toussignant—ce fut la

raison sociale Gagnon & Toussignant, dissoute en décembre 1889. M. Gagnon continua seul jusqu'à 1895 alors qu'il devint trésorier de l'Association Saint-Jean-Baptiste. Cette transition marqua une phase spéciale dans sa carrière ; le Monument National n'eut pas de plus habile soutien que lui, et aujourd'hui l'on voit se faire sous sa direction immédiate des travaux qui vont métamorphoser la grande salle des séances en un théâtre réunissant sécurité, élégance, confort rationnel et revenu augmenté.

En 1898, l'important quartier St-Louis l'envoya représenter ses intérêts au Conseil de Ville. Là, ses précieuses qualités d'homme d'affaires solide, expérimenté, d'une honorabilité à citer en exemple, lui ont acquis une large place et une influence qui honorent le représentant et les électeurs.

Mais son œuvre capitale, c'est surtout la " Caisse Nationale d'Economie ; " œuvre utilitaire et patriotique s'il en fût jamais, que M. Gagnon a rêvé longtemps d'établir, qu'il a étudiée à fond, perfectionnée, mise à la température de notre milieu. Le public en a déjà entendu vanter les avantages précieux partout où se font entendre les voix les plus autorisées, et il y a surtout le merveilleux résultat obtenu en France par une société identique : " Les Prévoyants de l'avenir. "

Qu'il suffise pour le présent de dire qu'en jetant sur des bases solides parmi nous, cette caisse nationale,



Photo. J.-A. Dumas,

M. CH. NICOSIAS, directeur de l'Opéra Français

M. Gagnon a du coup pris place parmi ceux dont on aime à citer et à proclamer les noms aux grandes occasions patriotiques.

M. Gagnon occupe dans notre milieu social une place non moins flatteuse ; il est allié par mariage à Mlle Ernestine Décary, sœur de notre estimé pharmacien et il est père de cinq enfants.

Il nous a fait plaisir de dédier ces quelques lignes à ce digne concitoyen, certain d'être en cela l'interprète de tous ; la rénovation du Monument National et la grande saison d'Opéra Français qu'on y prépare nous en offrait une occasion superbe, et nous en avons profité.

## LA ROSE, LE JASMIN ET LE CHÊNE

Sur la marge verdoyante d'un ruisseau, dans un jardin fleuri, au milieu d'une haie, s'élevaient une rose et un jasmin ;

En se mirant avec plaisir dans l'onde cristalline, tous deux s'entretenaient de leur propre mérite.

" Nous sommes, disait la rose, les fleurs préférées de Zéphyr ; c'est nous qu'il choisit pour tresser des guirlandes à son épouse.

" Nul ne nous égale, nul ne nous ressemble, dans la noble et attrayante famille des fleurs.

" Odoriférantes et jolies, nous avons le pouvoir de flatter et de charmer deux sens à la fois.

" Légèrement aiguillonnée par l'envie, la ravissante Phyllis, elle-même, a mille et mille fois désiré mon frais coloris.

" Lorsque, se plaçant devant un fidèle et brillant miroir, elle m'approche de sa joue, pour nous comparer l'une à l'autre.

" En somme, ni parmi les plantes ombreuses, ni parmi les fleurs, nous n'avons de rivale qui ne cède à notre mérite les premiers honneurs."

Ces paroles flatteuses furent entendues avec une orgueilleuse joie par la fleur blanche et étoilée qui prit ensuite la parole :

" Vois-tu ce grand chêne noueux et difforme ? Regarde ! Quelles feuilles rugueuses ! quelle écorce brune !

" Ainsi qu'il le mérite, il n'est jamais touché que par la main dure d'un rustique paysan.

" Certainement la nature s'est trompée en produisant parmi ses œuvres admirables, une plante si grosse et si rude.

" Au lieu d'ormes, de frênes, de chênes, d'érables et de pins, on n'aurait dû créer que des roses et des jasmins."

L'arbre secoua sa merveilleuse chevelure et répondit ainsi à cet arrogant bavardage :

" Refrenez votre frivole langue, pauvres petits vaniteux, car votre gloire ne durera pas jusqu'à demain.

" J'ai tant vu de vos pareils naître et mourir sur cette charmante rive, que, à mes yeux, votre existence reste presque inaperçue.

" Vous n'êtes que pour l'inutile ornement du sol ; à peine vous a-t-on cueillis, que l'on vous oublie.

" Moi, je prête aux pasteurs et à leurs troupeaux un refuge contre la grêle aussi bien que contre l'ardeur du soleil d'été.

" Depuis plus de deux siècles, mes branches fournissent un utile aliment au bétail à la soie rude.

" Puis, quand affaibli et desséché, je serai près de mourir, j'aurai l'espérance de survivre à ma chute :

" Du menaçant Océan j'irai sillonner les eaux, pour revenir au port chargé de marchandises.

" Et vous, ô malheureux, dont aujourd'hui le parfum est respiré avec délices, vous serez demain flétris, putréfiés et foulés au pieds."

Elles se dessèchent, perdent leur éclat, tombent à terre, déformés et sans parfum.

" Et toi, Lesbin, qui méprises comme une brute tout homme de sens, s'il ne se pare pas comme toi :

" Ne vois-tu pas ton image dans ces fleurs ? Ton aveuglement cessera bientôt ; car un semblable sort t'attend.—(Imité de l'Italien).



Photo. Laprés &amp; Lavergne

M. L'ÉCHEVIN A. GAGNON, secrétaire-gérant du Monument National

## NOTES D'HISTOIRE NATURELLE

## LONGUE EXISTENCE DU CYPRÈS

Le cyprès est connu pour sa croissance excessivement lente mais aussi pour la durée presque interminable de son bois. Il est capable non seulement de résister à l'action du temps tout autrement que les autres bois, mais est complètement insensible à l'eau même si on l'immerge pendant une longue période d'années. Le bois de cyprès a certaines propriétés chimiques très curieuses qui maintiennent ses fibres et autres matières constitutives d'une façon si indissoluble que les influences ordinaires qui détruisent les bois ordinaires sont inopérantes sur le cyprès.

## COMMENT LES FOURMIS SE RECONNAISSENT

Les fourmis, on le sait, se reconnaissent très bien entre elles. Quand une fourmi s'introduit dans une colonie qui n'est pas la sienne, elle y est presque aussitôt mise à mort.

Un naturaliste allemand, M. Albrecht Bethé, a recherché par quel sens pouvait s'exercer une reconnaissance aussi subtile, et il a trouvé que c'était une question d'odeur.

Déjà, M. Cook avait observé que si une fourmi touchait à l'eau, elle était infailliblement attaquée par ses sœurs à son retour au logis, et il avait conclu que le lavage faisait perdre aux fourmis une propriété spéciale, qui leur permettait de se reconnaître. Puis M. Forel avait confirmé cette hypothèse en montrant qu'on peut mettre en présence des fourmis de nids différents, à condition de leur avoir, au préalable, coupé les antennes, qui sont des organes olfactifs.

Ajoutant à ces considérations une nouvelle preuve, M. Bethé écrase quelques fourmis, et, avec le suc ainsi obtenu, il badigeonne une fourmi qu'il introduit dans une fourmière étrangère. Si la fourmi a été parfumée avec le suc des fourmis de ce nid, elle est accueillie ; dans le cas contraire, elle est attaquée aussitôt. Une fourmi, lavée à l'alcool 30°, puis remise dans son nid, est de même attaquée comme étrangère. Mise à l'écart vingt-quatre heures avant d'être réintégrée, elle est, au contraire, bien reçue après ce temps, suffisant pour la préparation de son odeur familiale.

Il semble donc bien vraisemblable que dans le phénomène curieux de la reconnaissance, c'est l'odeur et l'odorat qui sont en jeu.

M. Bethé nomme *parfum* ou *matière du nid* cette substance odorante qui doit varier d'un nid à l'autre.

## MŒURS D'AUTRUCHE

M. Cornwright Schreiner, qui depuis neuf années s'occupe dans la colonie du Cap de l'élevage de l'autruche a eu tout le loisir d'étudier avec un soin de naturaliste et de propriétaire les mœurs de cet intéressant volatile.

La *Revue Scientifique* nous donne un résumé de ses observations :

« Tout le monde sait que le *struthio camelus*, — c'est ainsi que les zoologistes se plaisent à désigner l'oiseau géant — est doué d'un pouvoir digestif véritablement extraordinaire. Les nourrices qui fréquentent le Jardin d'acclimation sont même persuadées que cet oiseau ne s'alimente que de boutons de soldats. En réalité, cela ne constitue, pour lui, qu'un simple friandise, à peine un hors d'œuvre. Il faut à son estomac une nourriture plus substantielle : M. Schreiner a vu des autruches avaler des oranges, des os, de la volaille, des chats, des petites tortues, des balles de tennis, plusieurs mètres de fil de fer pour barrières, des caisses de pêches et de cartouches. L'oiseau s'étrangle parfois ; on lui ouvre le col, on extirpe l'objet, on recoud et le malade redemande à manger.

« La force de l'autruche est très grande ; lancée à toute vitesse elle fait brèche dans un mur sans mortier, d'un coup de patte elle renverse un homme et l'éventre ; elle crève parfaitement un plaque de tôle et M. Schreiner a même vu une autruche attaquer une locomotive en marche ; il est vrai qu'elle n'eut pas le

dessus. La force chez cet animal n'exclut point la grâce. Il pratique la danse, et particulièrement la valse ; on voit souvent toute une bande d'autruches s'envoler, s'arrêter soudain et tournoyer, les ailes levées, jusqu'à être étourdies ou se casser une patte.

« Le mâle, en faisant sa cour, déploie mille élégances : il se pavane, s'agenouille sur la cheville, ouvre les ailes, hérissé ses plumes et balance harmonieusement la tête jusqu'à s'en frapper les côtes à chaque oscillation. Il est bon mari, excellent père. Il aide la femelle à construire son nid de sable et partage avec elle les ennuis de l'incubation. Il est patient ; mais si un œuf tombe du nid, il l'avale aussitôt sans cesser de couvrir. Un point chagrine M. Schreiner. Le mâle est-il fidèle ? On l'a constaté ; mais M. Schreiner assure que la monogamie est, comme il convient, la règle chez les autruches des colonies anglaises.

Il y a bien quelques cas de polygamie, mais seulement dans les pays où il y a excédent de femelles ; le mâle « cède alors à leurs sollicitations plutôt par complaisance que par tempérament. » C'est d'ailleurs la cause de grands désordres.

Toutes les femelles distinguées par le mâle s'installent dans le même nid où l'on voit jusqu'à 70 œufs. Beaucoup sont cassés par les allées et venues ; il en résulte de telles omelettes que le coq dégoûté abandonne la tribu.

## A LA SOURCE MEME !

Détruite l'ivrognerie ! Voilà certes l'une des plus recommandables croisades de cette fin de siècle. Mais hélas ! les apôtres les mieux intentionnés du mouvement ont presque toujours frappé à côté et dépensé en vain un zèle et des tentatives dignes d'un meilleur sort.

Pourquoi ? voyons un peu.

Les uns ont proposé des lois sévères de prohibition ; les autres, des moyens termes avec le mal.

On a inondé le pays de statistiques terrifiantes par l'ivrognerie ; on a institué des enquêtes locales, nationales, et même universelles, qui ont abouti à d'éloquents rapports que personne n'a pris au sérieux.

Notre propre gouvernement a, au coût de près de \$400,000, pris sous sa responsabilité de demander l'opinion de tous sur l'opportunité de supprimer par la force légale la distillation, l'importation et le débit des boissons, même les plus légèrement alcooliques.

Et le mal est resté ce qu'il était. Pourquoi ? demandons-nous encore.

Parce que l'on n'a pas remonté à la source du mal ; parce qu'on n'a pas songé à le combattre dans la nature même.

Un homme s'est présenté avec la recette, la vraie, la rationnelle, la seule efficace.

Il va chercher le virus — car c'en est un — dans l'ivrogne, dans son sang, dans son cerveau, dans son organisme. Au lieu de lui mettre sous les yeux des statistiques, ou dans les jambes des lois plus ou moins sévères, cet homme, qui a compris la nature humaine, a trouvé le remède qui va droit au but et produit chez le malade l'effet du contre poison.

Ce remède, il n'est pas besoin, pour se l'inoculer, de se cloîtrer, de s'éloigner des siens et de ses affaires. C'est un traitement privé, agréable, intelligent, sans réaction violente ; un procédé qui pour guérir un mal n'en crée pas dix autres, et qui dispense de ces fatales injections hypodermiques dont les effets négatifs ont été si profondément déplorables dans plusieurs cas.

C'est un tonique qui, d'abord, ne heurte aucunement l'appétence du buveur et qui, graduellement, donne à cette appétence un autre désir, une autre sensation ; puis, finalement, c'est la cure radicale sans autre incident que celui qui marque le réveil heureux au sortir d'un rêve.

Il suffit d'ajouter que le traitement Dixon est recommandé par des gens de grande autorité, qui l'ont vu opérer des merveilles.

De tous les traitements contre l'alcoolisme, c'est le seul qui semble survivre, c'est le seul qui ait obtenu la confiance des autorités compétentes, parce qu'il gué-

rit radicalement sans laisser de traces, sans amener chez le patient un cortège de maladies déplorables.

Non seulement il guérit l'alcoolisme, mais il donne au patient un regain de jeunesse, de vigueur et ramène l'intelligence assombrie à son état normal.

## NOTES ET SOUVENIRS

J'ai connu de près cette figure étrange : *L'homme qui perd*. Non pas le type archibanal d'hommes ruinés au jeu, mais de l'homme qui ne peut rien garder. Oui, j'ai vu de près cet homme.

Il ne s'attache plus à rien.

Les objets acquis, les succès rencontrés ont l'air de lui tendre des pièges, de jouer à cache cache avec lui, de lui dire « adieu, » d'avance, ou presque en même temps que « bonjour, » de lui murmurer avec ironie : « Mais, conserve-nous donc. »

Impossible.

Un mysticisme bizarre s'empare de cet homme.

Vous devez aussi le connaître.

Ne serait-ce pas : nous tous ?

On trouve toujours en cherchant... presque jamais ce que l'on cherche... mais la plupart des grandes inventions viennent de ces trouvailles à côté.

En évoquant tel désastre passé, oserait-on vouloir qu'il n'eût pas eu lieu, mais que c'eût été un autre événement inconnu, pas même imaginable?... tandis que le souvenir de l'autre a déjà presque sa douceur de légende.

LOUIS DÉPRET.

## PRIMES DU MOIS DE JUILLET

## LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal. — Antoine Larocque, 731, rue Lafontaine ; Henri Prévost, 107, rue Ste-Zoé ; A.-P. del Vecchio, 1097, rue St-Laurent ; Mme D. Charest, 212, rue St-Timothée ; Urgel Arcand, 1022, rue Ontario ; Mme M. Dupont, 462, rue Wolfe ; Mme C. Gauthier, 891, rue Sanguinet ; Isaïe Grenier, 392, rue Hibernia.

Saint-Henri de Montréal. — Mme J.-D. Duhamel, 84, rue St-Pierre.

Québec. — J.-B. Bélanger, 45, rue Saint-Anselme, St-Roch ; J. Saint-Hilaire, 135½, rue d'Aiguillon.

Murray Bay. — Alexandre DesMeules.

Saint-Paschal de Kamouraska. — Dr Léon Côté.

Lévis. — Joseph Bernier.

Lovell, Mass. — L.-A. Chandonnet, 23, rue Crawford, Avenue Pawtucketville ; Lambert & Cie, (deux primes) 31, rue Merrimack.

Roberval, Lac St-Jean. — Mlle Angéline Roy.

Manchester, N.-H. — Henri Lessard, 263, rue Silver, Chicago, Illinois. — Arthur Marcotte, 886, rue North Humboldt ; S. Duchesneau, 308, rue Loomis.

## GRAVURE-DEVINETTE



Voilà un braconnier qui paraît craindre : aurait-il aperçu le garde-chasse ?

# L'Ivrognerie Guérie

Lisez dans ce numéro  
l'article intitulé :  
"A la Source Même"

## DEMANDEZ NOTRE BROCHURE !

Ecrire ou s'adresser :

"Dixon Cure Co."

572 RUE ST-DENIS,  
MONTREAL.

J. B. LALIME, Gérant,

# Par la Cure Dixon

Grande sensation dans le voisinage de Mademoiselle EM. LAROCHE, DE QUÉBEC, Guérie d'épuisement extrême par les

## PILULES CARDINALES

DU DR ED MORIN

Mademoiselle Em. Laroche de Québec, est une jeune fille des plus dignes de foi, appartenant à une excellente famille de la ville. Elle eut à souffrir d'une forte attaque de Grippe dont elle ne put jamais bien se remettre.

Son sang était pauvre et décoloré, sa digestion des plus pénibles, son sommeil presque nul ; ne pouvant passer une seule journée sans éprouver de nouvelles douleurs. Sa faiblesse était générale, son épuisement extrême. La famille était alarmée de ce triste état de santé. Les voisins et les amis ne pouvaient plus dissimuler leur crainte ; tous s'accordaient à dire qu'elle ne vivrait pas longtemps.

Mademoiselle Laroche comptait plusieurs connaissances qui lui étaient fort dévouées. L'une d'elles lui dit un jour : pourquoi n'essaierais-tu pas les "PILULES CARDINALES" du Dr ED MORIN ? ajoutant la preuve évidente de la grande efficacité de ce remède se trouve dans son immense popularité, sa vente facile et fort considérable.

Mademoiselle Laroche ne suivit pas d'abord le conseil de cette amie. Plus tard, en ayant parlé à sa famille, sa mère lui répondit d'essayer ce remède et lui en envoya chercher une boîte immédiatement. Après quelques jours de traitement, elle put constater avec bonheur l'action manifeste de ce remède supérieur. Le mal fut arrêté, ses douleurs disparurent, ses forces lui furent rendues. Ce retour si inattendu à la santé, fit grande sensation dans le voisinage de Mademoiselle Laroche. Chacun voulait la voir, ne pouvant pas croire à ce prompt rétablissement. Il était néanmoins bien réel.

Il va sans dire que cette jeune personne, ainsi que toute sa famille, se font un devoir de proclamer et de conseiller les PILULES CARDINALES du Dr ED MORIN, comme Tonic supérieur.—Se vendent partout.

## SOUVERAIN

Un remède souverain pour les rhumes c'est le *Baume Rhumal*.

## LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse, et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'envoierai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce Journal. W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

## LECTURES POUR TOUS

Le onzième numéro des *Lectures pour Tous* vient d'être mis en vente.

Comme toujours et plus que jamais, ce numéro appelle et captive l'attention par l'intérêt palpitant de ses récits, voyages, curiosités scientifiques, romans, et la perfection de ses illustrations et gravures.

En voici le sommaire :

La Capture de Samory, journal de route du capitaine Gouraud ; Comment naissent, vivent et meurent les Statues, par Ch. Moreau-Vauthier ; La route sous-marine ; La princesse muette, conte du temps passé, par Pierre Mille ; Les Souffrances de Claude Blouet, nouvelle par André Theuriot ; La Maison du silence, La Trappe et les Trappistes ; Giroflé, Girofla, ronde populaire ; Les drames du Cervin, par Charles Rabot ; Incroyables aventures de Louis de Rougemont (suite).

—Le numéro, 50 centimes.— Abonnements : Un an : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr. ; Etranger, 9 fr.

## UNE CALAMITE

La coqueluche est une calamité que le *Baume Rhumal* combat avec plein succès.

—On estime que la guerre des Philippines a coûté, pendant le mois de juillet dernier, plus de \$16,000,000.

## LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

## Trop chaud pour dormir ?

Un grand nombre de personnes s'agitent toute la nuit sur leur lit, ne pouvant dormir, et sont si assoupies et nonchalantes pendant le jour qu'il leur est impossible de travailler, à cause de la chaleur étouffante de l'été.

Cet état de chose épuise les plus fortes constitutions. Une cuillerée à thé d'

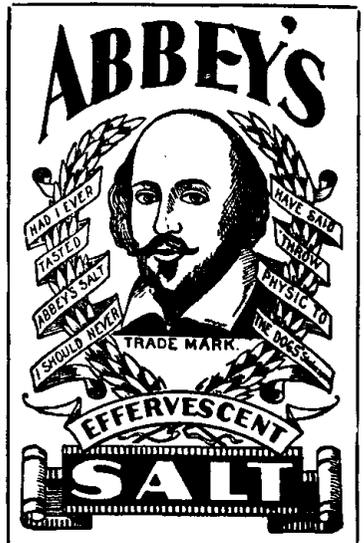
## Abbey's Effervescent Salt

dans un verre d'eau, prise soir et matin, conservera au sang sa fraîcheur, donnera de la vigueur au système et procurera un sommeil réparateur la nuit.

Buvez-en n'importe quand, il vous désaltèrera et rafraichira votre système.

Le Canadian Pharmaceutical Journal dit :

"Nous avons essayé Abbey's Effervescent Salt et nous trouvons que c'est une excellente préparation. Un verre tous les matin de ce breuvage stimulant rend un homme vigoureux et bien disposé pour n'importe quel travail."



## La Boisson des Enfants

C'EST L'Eau Minérale

## Radnor

Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.



Fumez le  
Fameux  
Cigare

# La Champagne

Préférés des connaisseurs  
—Fait du plus pur Havana— Supérieur à tous les autres cigares à 10 cts.

**FAITES DISPARAITRE VOS PALES COULEURS, JEUNES FEMMES**

En médecine, on donne le nom de chlorose à cette maladie qui donne à la figure des patientes ces couleurs pâles qui se remarquent chez tant de jeunes femmes. Toutes celles qui ont souffert ou souffrent de l'aménorrhée, sont particulièrement sujettes à la chlorose. Le visage perd sa fraîcheur, le teint prend une nuance flambée, les yeux se cernent, la patiente éprouve un malaise général; l'exercice du corps amène les palpitations de cœur, les douleurs dans le dos et les côtés, les renvois et aigreurs d'estomac. Pas de spécifique plus souverain contre cette affection que le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière. Ce grand pacificateur du sang rendra à la femme pâle, ses couleurs et ses forces et la ramènera rapidement à la santé. Achez-le chez votre pharmacien. Vendu \$1.00 la grande bouteille—ou écrire au Dr J. LARIVIERE, Manville, R.I.—Demandez au Dr J. Larivière qu'il vous envoie la liste de questions concernant les maladies des femmes et gardez votre secret pour vous.

— Le Canada a un million d'acres de territoire inexploré.

— Un parti de savants américains vient de découvrir dans le Wyoming, les os d'un lézard préhistorique mesurant 70 pieds de long.

— La première messe fut dite au Vermont dans l'été de 1666 par le R. P. Dubois, chapelain du régiment de Carignan.

— La vitesse d'un pigeon voyageur est de 1200 verges à la minute dans un temps calme. Avec un fort vent favorable, on a vu parcourir la distance de 1900 verges à la minute.

**La Lutte pour la Vie**

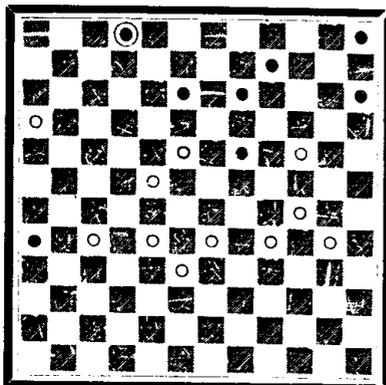
La lutte pour la vie, la nécessité de combattre sans trêve, sans interruption possible de cette lutte de chaque jour, n'est pas sans avoir une influence considérable sur l'état de la santé générale et qui se traduit chez les uns par la maigreur, un teint pâle un peu olivâtre, de l'exubérance, de la nervosité; chez les autres par une excitabilité évidemment malade, de l'irritabilité à certains moments, des rires sans joie, des pleurs sans douleur. A tous ceux et celles qui souffrent de ces misères, nous conseillons de prendre sans retard, les Pilules de Longue Vie du chimiste Honard, et dont la formule est approuvée par la Faculté de Médecine de Paris. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 Bureau de Poste, Montréal.

**LE JEU DE DAMES**

PROBLÈME No 234

Composé par M. E. Renaud

Noirs—8 pièces



Blancs—11 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 233

Blancs		Noirs	
69	33	9	31
11	44	50	37
36	3 gagnent		

**Débilité Générale**

Une maladie grave ne débute jamais subitement; elle est toujours annoncée par des malaises précurseurs qui sont: 1o Diminution des forces; la fatigue survient rapidement; on s'essouffle vite; on redoute les exercices physiques; 2o Diminution de l'appétit; la digestion est lente, provoque de la lourdeur, de l'assoupissement, il faut se desserrer après les repas; 3o Diminution de la puissance intellectuelle; l'attention est distraite, la mémoire capricieuse; on devient paresseux, taciturne; on recherche la solitude. Avant que tous ces symptômes de débilitation générale ne soient survenus, il est prudent d'enrayer le mal. Un régime suivi aux Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard aura pour effet de relever l'organisme, de réveiller l'appétit, de fortifier les tissus et de revivifier le sang. On trouve ces Pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383 Bureau de Poste.

**35 ANS D'EXPERIENCE**

**ARMAND DOIN**

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux!

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits

**ARMAND DOIN**

1584 Notre-Dame

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**66,504**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

**L'APRÈS-LAVERGNE**  
Photographes  
No 360 RUE ST DENIS  
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.  
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 BELL EST 1283  
RESIDENCE TEL. BELL EST 1743

**Dentiers...**

en Imitation de Corail

Chez les Dentistes Modernes....

**TRESTLER, GLOBENSKY & MARTEL**

Ces dentiers en imitation de corail se rapprochent tellement du naturel, qu'ils font l'admiration de tous.

LE PALAIS de ces dentiers s'ajuste à la perfection, et il n'est pas nuisible.

L'Email des dents est l'emblème des dents naturelles que la carie n'a jamais touchées, pendant que la teinte des gencives est d'un rose vermeil.

Venez les voir, c'est une nouveauté.

Dentiers en caoutchouc de \$5 00 à \$10.00  
Couronnes en or - - - 4.00  
Dents aurifiées de - - \$2. 0 à \$4.00

Par un procédé nouveau nous extrayons les dents POSITIVEMENT sans douleurs.

Dents posées sans palais. Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue établie depuis 1855 de

**TRESTLER, GLOBENSKY & MARTEL, Dentistes,**  
1920 Rue Sainte-Catherine.

N. B. — Remarquez que nous avons transporté nos Bureaux au coin des rues Ste-Catherine et St-Laurent, au-dessus des magasins de E. Lepage & Cie, où nos clients peuvent prendre l'ascenseur qui les conduit dans nos bureaux.  
T., G. & M.

**Nouveaux Gants de Kid**

Nuances Recherchées: CYRANO, VIOLET, Etc.

GANTS de Kid Noir, faits sur mesure, garantis et ajustés—Brodés.

\$1.00 et plus la paire.

GANTS de Kid, 4 boutons, couleur ou noir.

50 cts la paire.

GANTS d'hommes. 75 cts et plus.

Gants et Corsets

Réparés à Peu de Frais.

**J. B. A. LANCTOT, - 152 rue St-Laurent**

Fabricant de Gants

SPECIALITE DE CORSETS D. & A., P. N., P. D., R. & G., etc., etc.

**SOCIETE COOPERATIVE des FRAIS FUNERAIRES**

Ne fait pas seulement les enterrements de ses abonnés. Elle entreprend les funérailles privées à des prix défiant toute compétition.....

TOUT EST DE PREMIERE CLASSE

EMBAUMEMENT SCIENTIFIQUE.

1756 Rue Sainte-Catherine

BELL EST 1235.  
TEL: MARCHANDS 563.

Bureau: Toujours ouvert.

CHOSSES ET AUTRES

— Dans toutes les houillères de l'univers il y a 1,500,000 hommes employés.

— On découvre l'or, en Californie en 1848.

— Les Etats-Unis vont porter leurs forces militaires aux Philippines à 46,000 hommes.

Dans son numéro du 1er août, *La Grande Revue*, public ce qui suit : Lagibasse, par Jean Richepin ; Dans la Dalmatie romaine, par Charles Diehl ; Les ascendants de Richard Wagner, par C. Joly ; Roman d'un officier, par Jean Dara ; Le théâtre d'Alphonse Daudet, par Paul Souday ; Un complot militaire, par Henry Leyret ; Keats et le romantisme anglais, par Abel Chevalley ; Le conflit entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis du Venezuela, par Charles Laroche ; Chronique, par Marcel Théaux.

Abonnement : Etranger, un an : 36 fr ; six mois : 19 fr ; trois mois : 10 fr. Bureau : 11, rue de Grenelle, Paris.

L'anémie de la Saison Chaude

L'été agit sur notre organisme à la façon du climat chaud ou tropical, c'est-à-dire que la chaleur affaiblit le sang, amoindrit la vitalité. De là, le manque d'appétit, des palpitations de cœur, de l'échauffement, des battements, des crampes d'estomac, de la faiblesse. L'exercice physique devient dans ces conditions extrêmement pénible, et, sans exercice, la nutrition se compromet encore davantage. Il n'est pas donné à tout le monde d'aller se réfugier au bord de la mer pour se reposer et se refaire la santé, mais en faisant un usage judicieux des Pilules de longue Vie du Chimiste Bonard, on accomplira à très peu de frais, sans déplacement et sans changement à ses habitudes, le même résultat supérieur, toujours certain.

Dans toutes les pharmacies 50c la boîte, envoyée par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 333 Bureau de Poste, Montréal.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

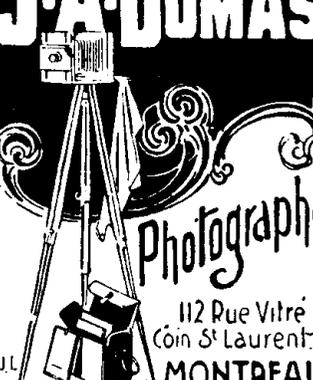
Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

**LE RIFLE,** Eczéma, MAL DE BARBE et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la **POMME ANTI-SEPTIQUE DU Dr RAMEAU.** Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

**J. A. DUMAS**  
Photographe  
112 Rue Vitre  
Coin St-Laurent  
MONTREAL.



The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie  
Ne jetez pas votre vieux parapluie ; renouvelez la couverture pour \$1.— ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Grátis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Ajustable," de 26 pouces (23 pcs. \$1.25 ; 30 pcs. \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure : *UMBRELLA ECONOMY* expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

L'Economie qui fait Boule de Neige

NOUS avons emprunté aux vieux pays beaucoup d'institutions, mais il est de fait que l'Association St-Jean-Baptiste a eu la main plus particulièrement heureuse quand elle a demandé à la France le meilleur système de pourvoir à l'avenir de ceux qui économisent en petit. En France, on s'occupe tout particulièrement du lendemain pour les classes pauvres. Le meilleur système trouvé jusqu'ici est exactement celui que l'Association St-Jean-Baptiste a établi sous le nom de la "Caisse Nationale d'Economie". C'est l'économie qui fait boule de neige.

Chaque mois on dépose 25c. ou 50c. dans cette institution qui est solide comme le roc, grâce à son ingénieux et solide plan d'accumulation, et au bout de vingt ans, le déposant reçoit une rente qui protège ses vieux jours. Plus encore : l'enfant du déposant qui va débiter dans la vie, reçoit une somme suffisante pour le seconder dans la voie qu'il se prépare. Voici les chiffres officiels de la même institution en France : on ne saurait offrir une preuve plus éloquent.

Elle existe depuis dix huit ans. En 1881, elle n'avait que 750 déposants et 6,719 francs en caisse. En 1898, on la retrouve avec 237,344 déposants et une encaisse de 24,929,663 francs. Or, dans deux ans, rien qu'avec l'intérêt de ce capital, on pourra servir à chacun des déposants ayant accompli leur vingtième année de souscription, une rente viagère d'un chiffre étonnant. En effet, ils recevront, chacun, au moins 2,500 francs, soit \$500.

Nous félicitons l'Association St-Jean-Baptiste d'avoir établi parmi nous, et plus particulièrement, Monsieur l'Echevin Arthur Gagnon, qui paraît avoir fait vraiment de cette institution utilitaire et nationale, l'œuvre de sa vie.

Nous conseillons à nos lecteurs d'étudier les statuts de la "Caisse Nationale d'Economie", qui leur seront envoyés sur demande adressée au Secrétaire-Trésorier, Monument National, à Montréal.

**ST-NICOLAS,** Journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

**MON JOURNAL,** Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleur, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr. six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Au Public Acheteur

La maison populaire J. N. Brossard & Cie, fait part à sa nombreuse clientèle que, vu les grandes améliorations que subit en ce moment leurs grands magasins, des PRIX SPÉCIAUX leur seront donnés à cet effet.

Importation pour la NOUVELLE SAISON

23 caisses de Belles Collettertes

— ET —

TRES JOLIS MANTEAUX

pour être vendu au prix du gros.

Etoffes à Robes, le choix le plus considérable et des mieux choisis.

N'oubliez pas l'adresse :

J. N. BROSSARD & Cie

- - 1453 - -

Rue Ste-CATHERINE

COIN MONTCALM.

**BAUME ROYAL ITALIEN** Le Grand Embellisseur du teint et la Merveille Chimique de Florence (Italie) FAITES-EN L'ESSAI



Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre et n'importe quelle dame que le BAUME ROYAL ITALIEN est le plus remarquable et le seul embellisseur faisant, promptement et permanentement, disparaître les rides, les boutons, points noirs, bulbes, taches, etc., qui gâtent le visage des

plus jolies femmes. Il rend la peau veloutée, le teint délicat, est hygiénique, est invisible et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille échantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure donnant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure.

ITALIAN DRUG CO., 207 St-Jacques, MONTREAL

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français.

Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.—

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818.

La Silverine Nettoie et Lave Tout !

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélatrs, ni aucun métal— Met les mains comme du satin— Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836.

La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal

LA MEILLEURE  
**Machine à Laver**

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

**Et la moins coûteuse.**

Un enfant la manie sans fatigue, Elle ne déchire pas le linge, C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

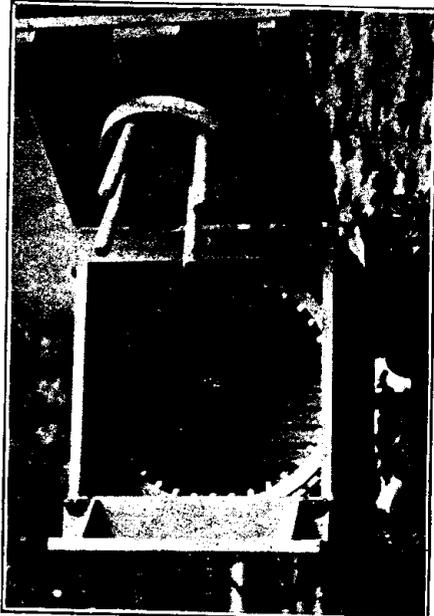
Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

2<sup>es</sup> Vendues AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordons neuves, pose de rouleaux et réparations de torduses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

**A. HOULE, Propriétaire,**  
1171 Rue Ontario, Montréal.

Succursale: 101 rue du Pont, Québec.



**Pour Toilettes Distinguées!**

De belles Etoffes Noires venant d'être reçues! Un choix superbe — De Nouveaux Dessins — et des Bas Prix sans pareils!!

Telles sont les offres alléchantes de la Maison

**Letendre & Arsenault**

Cette Maison si essentiellement canadienne et à la fois si ancienne et si moderne — établie au

**No 1593 rue Sainte-Catherine**

A consulter le tableau suivant:

**Nouvelles Marchandises Noires**

Une riche importation de ces marchandises venant d'arriver par le Steamer Amarynthia:

**8 colis** de Marchandises Noires de toutes sortes.

**Crépons** riches, nouveaux dessins, à 58c, 75c, 90c, \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$1.75, \$2.00, \$2.50 et \$3.00. Cette importation est du dernier "chic." Rien de plus nouveau.

**Lamas Noir**, superbe étoffe d'un noir étoffe de deuil et absolument de demisaison. Valeurs exceptionnelles à **30c et 40c.** Valant le double!

**Nouveau Cachemire** garanti pure laine, valant 40c pour..... **22c**  
Voir ce "Job!"

**Cachemire velouté** très riche et du genre, valant 60c pour..... **42c**

**Une Légion de Coupons Noirs**  
Offre extraordinaire de 300 COUPONS en étoffes noires de tous genres.

**Garnitures Noires Nouvelles**

convenant à toute étoffe noire. Quelque chose de très distingué! Notre réputation dans ce genre d'étoffe est bien établie et aucune maison n'offre rien de semblable comme bon ton et bas prix réels.

**Plumes et Duvet** et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud. Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!

**Montreal Feather Co.**

**476, Rue St-Laurent,** Entre les rues Ontario et Sherbrooke.

Tel. Bell Est 290.



**Monuments Funéraires**

En Marbre et Granit. -- --  
Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières. — Tous Genres. -- --

**J. Brunet, Côte des Neiges**

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

**Les Dames**

Qui désirent avoir une magnifique paire de bottines et de Pantoufles, sont invitées à venir voir notre assortiment et nos prix.

**RONAYNE BROS.**

**2027 rue Notre-Dame**  
Coin Place Chabollez.

**DR BERNIER**

**DENTISTE**

**60, rue Saint-Denis**

**MONTREAL**

**JOURNAL DE LA JEUNESSE,** Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**Le Petit Windsor**

**Restaurant des Gourmets**  
101, RUE ST-LAURENT  
JOS. POITRAS, Prop.  
A. CLOUTIER, Gérant  
OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR  
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES — ÉPUISEMENT — avec les  
**PILULES AN ONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ANTHON DÉCARY.

**LA QUINZAINE MUSICALE,** 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**PLUSIEURS SPÉCIALITÉS**

Nous avons déjà annoncé des Spécialités: Mais c'est la première fois que nous annonçons une

**Vente de plusieurs Spécialités**

Cette vente consiste en BOUTS DE PIÈCES, COUPONS et SURPLUS de Stock dans tous nos DÉPARTEMENTS.

Avec la détermination de se débarrasser de ces marchandises, et les BAS PRIX qui les ornent, il devra y avoir foule chez ARCHAMBAULT FRÈRE, pendant cette vente, la SEMAINE PROCHAINE.

- COUPONS TWEED, COUPONS D'INDIENNE.
- COUPONS COTON de toutes sortes, COUPONS FLANELLETTE.
- COUPONS D'ÉTOFFE A ROBE, COUPONS SOIE.
- COUPONS DOUBLURE, COUPONS RUBAN.
- COUPONS GUINGHAM, COUPONS DENTELLE.
- BOUTS de pièce de TAPIS. NET A RIDEAUX.
- BOUTS de pièces de PRELARTS, 5 à 10 verges, 15c la vge.

1 LOT CHAPEAUX FEUTRE FORME AMERICAINE.

Ces chapeaux viennent d'arriver, mais ils seront tout de même vendus comme les COUPONS, à grande réduction, \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$2.00, \$2.50. Ces prix sont juste la moitié de leur valeur.

1 LOT CHAPEAUX DE PAILLE A 10 cents.

Quand vous serez dans nos magasins, visitez tous les départements, il y aura dans chacun d'eux des spécialités qui vous intéresseront.

**Archambault Frere**

Angle Ste-Catherine et Amherst, Montréal.

# HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

## PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adresser: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.  
En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1175 Notre Dame.

## Crème à la Glace

Machine "OHIO" à faire la crème à la glace. Machine parfaite, fonctionnant très rapidement. La seule machine pour faire la velvetized cream.

## Hamacs

Un choix superbe à bon marché.  
Boyaux d'Arrosage

## L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

◆◆◆  
Naturel,  
Tonique,  
Stimulant.

◆◆◆  
En vente dans les  
meilleures phar-  
macies.

**LAPORTE,  
MARTIN  
& CIE,**

Seuls agents au  
Canada.

## LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT { Un an 6 mois 3 mois  
Paris et Seine 50f 28f 14f  
Départements 56f 29f 15f  
Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Étranger

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,  
St Louis de Gonzague.

## Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

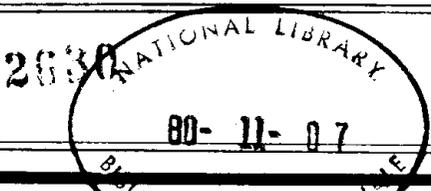
## U. PERREAU

— RELIEUR —

No 46, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL  
DE LA

## GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

## La Société Nationale de Sculpture

Au Capital de \$50.000

Organisation nouvelle. Personnel transformé du Directeur au commis.

COURS PUBLIS ET GRATUITS DE STATUAIRE, ART INDUSTRIEL, ARCHITECTURE, ETC.



DISTRIBUTION MENSUELLE D'ŒUVRES D'ART PAR VOIE DE TIRAGE

3,500 LOTS VALANT \$49,742 CHAQUE MOIS

1er Lot... valeur \$10,000	4e Lot... valeur \$1,000
2e " " " 4,000	2 Lots... " 500
3e " " " 2,000	5 " " " 200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le PROCHAIN TIRAGE le aura lieu 28 SEPTEMBRE 1899, au No 175 rue St-Jean, à Québec.

PRIX DU BILLET: 25c, 50c, \$1.00—En vente partout

T. ARCHAMBAULT, Gérant  
J. COCHENTHALER, Agent Général pour Montréal  
No 184, rue Saint-Jacques

## CORSETS



Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en stock les

R.G. - P.D. D.A.

FERRISS, Etc

C.-J. GRENIER,

2310 Ste-Catherine, Près rue Mansfield.

1618 Ste-Catherine, Près rue St-Hubert.

## Institut Dentaire Canadien

BUREAU PRINCIPAL

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel Bell East 849.

La succursale est ouverte: Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir, de 6 à 9.

Un médecin est attaché à l'Institut. Nous avons une bonne pour assister les personnes craintives.

## Dr JOS. VERSAILLE, DENTISTE

GERANT



Avant l'emploi.

Après l'emploi.

## POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

## BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incrustation des ongles soignés par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 448 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

## HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MARCHAND,

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.



“ Chut ! ” murmura miss Owens en designant un arbre voisin. (Page 72—Col. 2.)

## L'OISEAU DU DÉSERT

### VIII

#### LA DÉFENSE

(Suite)

—Quel est donc votre projet ? Je ne puis croire encore... j'espère..

—Ah ! vous voulez attendre qu'ils aient posé la mèche ? Soit, attendons ; aussi bien, grâce à mes précautions, l'expérience est sans danger pour nous. Mais je ne leur pardonnerais jamais si plus tard ces scélérats allaient se moquer de nous après boire, dans quelque cabaret !”

Pendant qu'ils parlaient, un nouveau frottement se faisait entendre contre les ais de la clôture ; ce frottement dura quelques minutes et cessa tout à coup. Martigny se courba vers la terre, promena son doigt entre la cloison et le tonneau ; ayant senti un léger obstacle, il revint vers le négociant et reprit :

“ La mèche est posée... Il ne leur reste plus qu'à l'allumer. Nous aurons notre tour quand vous voudrez.”

En ce moment on vit briller, à travers les planches mal jointes, une clarté bleuâtre qui augmentait rapidement d'intensité. Sans doute quelqu'un venait d'enflammer une allumette et était en train de mettre le feu à la mèche. En effet, on entendit aussitôt l'espèce de sifflement que produit une pièce d'artifice en brûlant.

Mais déjà Martigny était à son poste devant l'échelle et avait épaulé son fusil.

“ A nous maintenant ! ” s'écria-t-il.

Les deux coups partirent presque à la fois avec un bruit épouvantable, remplissant de fumée le magasin. Cependant le fracas de l'explosion n'empêcha pas d'entendre un faible cri ou plutôt un gémissement qui s'éleva du dehors.

Les commis avaient été éveillés en sursaut.

“ Alerte, messieurs ! cria le vicomte ; ouvrez la porte du store et faisons une sortie... Vous, monsieur Brissot, hâtez-vous de nous procurer de la lumière...”

Nous l'avons échappé belle, mais l'inventeur de cette charmante plaisanterie n'aura pas lieu de s'en réjouir beaucoup !”

En un instant tout le monde fut sur pied, et plusieurs bougies éclairèrent le lieu de la scène. Pendant que l'un des commis s'empressait de débarrasser la porte, on s'aperçut que la mèche d'artifice brûlait toujours et menaçait de mettre le feu à la cloison. Martigny saisit un seau d'eau, et le lança sur la flamme qui s'éteignit aussitôt.

“ Jugez de ce qui serait arrivé si ce tonneau eût été plein de poudre ! dit-il en ricanant. Eh bien ! gentlemen, voyons à qui nous avons affaire.”

La porte venait de s'ouvrir ; il sortit le premier, suivi de deux employés dont l'un portait une lumière. Quand ils parurent sur la place, ils entendirent plusieurs personnes s'enfuir précipitamment ; en même temps des coups de pistolets furent tirés sur eux, heureusement sans les atteindre. Ils ripostèrent avec leurs revolvers ; mais les assaillants se perdirent dans les ténèbres.

Alors le vicomte et ses compagnons pénétrèrent dans la ruelle : un homme était étendu par terre, la poitrine percée de deux balles. On n'eut pas de peine à reconnaître le Mexicain, qui était venu le jour précédent au store sous prétexte d'acheter de la poudre ; il avait été atteint au moment où il se relevait après avoir enflammé la mèche ; plusieurs allumettes se trouvaient encore entre ses doigts crispés. Du reste, les balles coniques du fusil de Martigny avaient manifesté leur terrible puissance : les deux blessures étaient affreuses et la mort du malheureux avait été instantanée.

Tous les employés du store, et Brissot lui-même, étaient accourus, et ils constataient avec épouvante la grandeur du péril auquel ils venaient d'échapper. Mais aucun ne se montrait plus agité, plus tremblant et en même temps plus indigné, que le premier commis, don Fernandez. Il gesticulait d'un air égaré et disait tout haut en espagnol :

“ Ah ! le traître, le menteur ! Qui peut l'avoir poussé à cette infamie ? Les autres ignoraient certainement...”

Il s'interrompit en voyant Martigny l'écouter.

“ De qui parlez-vous, señor Fernandez ? demanda le vicomte ; on dirait que vous connaissez cet homme ?”

—Je le connais comme vous le connaissez vous-même, répliqua le commis en recouvrant tout à coup son sang-froid ; n'est-ce pas lui qui est venu au store dans la matinée d'hier ?”

Martigny allait peut-être lui adresser de nouvelles questions, quand les policemen accoururent en toute hâte, attirés par la fusillade. Un constable procéda immédiatement à une enquête sur l'événement accompli, et écouta la déposition du vicomte. Mais les catastrophes de ce genre étaient trop fréquentes dans les placers pour que l'autorité s'en émut outre mesure. Le constable donna l'ordre d'emporter le corps et remit au lendemain la suite des informations. Bien avant les premiers rayons du jour, les gens de justice s'étaient retirés ; les employés avaient regagné le store et le calme le plus profond régna dans la ville aux chercheurs d'or.

Brissot et Martigny étaient demeurés seuls pendant que les commis reprenaient leur sommeil interrompu, et la plus franche cordialité paraissait maintenant s'être établie entre les deux compatriotes. Le négociant montrait d'autant plus de gratitude au vicomte, qu'il avait été plus incrédule et plus soupçonneux jusque-là.

“ Ah ! mon cher Martigny, lui disait-il avec effusion, que serais je devenu sans vous ? Ma ruine complète et notre mort à tous eussent été le résultat de cet infernal complot... Que ne vous dois-je pas ? Aussi vais-je écrire à ma femme et à ma fille ; je veux qu'elles sachent...”

—Ce sera pour moi la plus douce récompense, monsieur Brissot, répliqua le vicomte, si Mlle Clara connaît le service que j'ai eu le bonheur de vous rendre... Ainsi donc vous me permettez d'entrer chez vous en qualité de commis ?

—N'est-ce pas à moi maintenant de vous demander avec instances la continuation de vos bons offices ? Je ne sais si je dois plus admirer votre étonnante sagacité à deviner les projets de ce scélérat, que votre courage et votre vigueur à les déjouer.

—Rien n'était plus simple cependant. Il suffit, en pareil cas, d'être attentif aux plus minces circonstances et d'en tirer des conséquences selon le caractère, les passions et les intérêts de ceux que l'on craint.

—Voilà pourtant un instinct qui me manque, mon cher Martigny ; je sais seulement gagner de l'argent, et je vais droit à mon but, sans même soupçonner le péril. Restez donc avec moi, je vous en supplie... Vous vous occuperez comme vous l'entendrez ; vous fixerez comme vous l'entendrez, vous ferez vous-même le chiffre de vos appointements... vingt, trente dollars par mois, s'il le faut.

—Je n'exigerai rien de plus que ce que vous accordez au plus favorisé de vos commis, et certainement je vous rendrai de plus grands services. Tout n'est pas fini, j'imagine, par la mort de ce coquin de Mexicain. Il avait dans le voisinage, comme vous l'avez vu, de nombreux amis qui attendaient le résultat de l'explosion, pour piller les marchandises encore intactes après le désastre. Ils voudront, selon toute apparence, le venger, et nous devons désormais être constamment en éveil. L'autorité est trop faible pour imposer aux vauriens, ramassés de toutes les nations, qui se sont donné rendez-vous aux placers. Il faut donc nous attendre à d'autres entreprises du genre de celle qui vient d'échouer.

—Eh bien ! nous veillerons... Seulement Martigny, permettez-moi de vous adresser une prière.

—Qu'est-ce donc ?

—Évitez, poursuivit Brissot d'une voix sourde et profonde, évitez autant que vous le pourrez, l'effusion du sang. Vous avez habité, je le sais, des pays où l'on estime peu la vie des hommes, et ici même j'ai vu égorger de pauvres Indiens comme des troupeaux... Je vous en supplie, ne vous servez de vos armes que dans un cas de nécessité absolue... Ainsi, par exemple, ce soir, ne pouviez-vous nous sauver sans punir si cruellement ce misérable Mexicain ? La vue de ce ca-

davre, aux blessures béantes, au visage sanglant, m'a bouleversé.

—Vraiment, mon cher Brissot, répliqua Martigny d'un ton léger, je vous aurais cru plus endurci contre de pareilles impressions.

Mais cette allusion au passé ne fut pas remarquée cette fois du négociant.

— Oh ! ne tuez pas, ne tuez pas ! poursuivit-il avec une sorte d'égaré ; si légitime que soit le meurtre, qu'il ait été accompli pour la défense de votre vie ou pour celle de votre honneur, le sang versé s'élèvera contre vous. Vous aurez beau vieillir, changer de climat, fuir aux extrémités du monde, le jour, la nuit, dans vos plaisirs, dans vos travaux, vous entendrez une voix qui vous criera : " Tu as tué ! " Votre victime elle-même vous apparaîtra avec sa figure pâle, ses cheveux en désordre, ses yeux éteints ; elle interceptera, avec sa bouche froide et décolorée, les baisers que vous adresserez à votre enfant. Il est des moments où je crois voir encore..."

Il s'interrompit et porta la main à son front d'un air de souffrance. Le vicomte sentit la nécessité de calmer cet esprit troublé.

— Allons ! mon cher patron, répliqua-t-il, si vous avez de tels scrupules, on s'efforcera de les respecter à l'avenir. Cependant, peut-être aurons-nous besoin désormais d'agir avec une extrême énergie, car, je vous l'ai dit déjà, ce ne sont pas seulement les amis du Mexicain mort que je redoute. La haine qui subsiste entre les mineurs et les marchands prend chaque jour des proportions plus larges ; quand elle fera explosion, nous devons nous attendre aux plus grands malheurs.

— Martigny, mon cher Martigny, répliqua le négociant avec agitation, une révolte ouverte ne peut éclater de si tôt... Je ne demande que trois mois, puis je quitterai cet odieux pays et pour toujours !

— Trois mois ! pensa Martigny ; moi aussi je peux dans cet intervalle accomplir tous mes projets... Le hasard me favorise... courage ! Charmante Clara, vous serez à moi !

## IX

## UNE PARTIE DANS LE BUSH

Dès le lendemain Martigny s'installa dans le store en qualité de commis, et bientôt il manifesta pour le commerce des aptitudes qu'on n'aurait certes pu soupçonner en lui, eu égard à son activité fiévreuse et à ses habitudes aristocratiques. Le négociant, sans l'assujettir à des fonctions spéciales, lui avait donné la surintendance des magasins. Le vicomte était chargé surtout de veiller à ce que les autres employés remplissent rigoureusement leurs devoirs ; mais tout en s'acquittant de sa tâche, il trouvait encore le loisir d'étudier le prix, la provenance et la qualité des diverses marchandises qui remplissaient ce vaste bazar, et, grâce à une excellente mémoire, il acquérait une expérience qui en très peu de temps devait faire de lui le modèle des commis marchands.

L'autorité judiciaire de B\*\*\* n'avait pas manqué de commencer des recherches pour découvrir les complices du mort ; et sur les indications de Martigny, on avait lancé des mandats d'émaner contre les Mexicains supposés coupables. Mais ces gens avaient abandonné leur claim, et comment les retrouver au milieu de la foule toujours croissante des chercheurs d'or ? D'ailleurs, les poursuites n'eurent lieu, s'il faut le dire, que pour la forme. La force publique se sentait débordée ; elle parvenait avec peine à se maintenir entre les marchands et les mineurs, et devait fermer les yeux sur des excès contre lesquels elle était à peu près impuissante.

Cependant, sauf quelques faits isolés, la colonie jouissait encore de ce calme menaçant qui précède les orages ; et tandis que le vicomte de Martigny apprend avec ardeur le commerce dans le store de Brissot, nous allons revenir à Dorling-station.

La pauvre Clara, depuis le départ de Martigny, se montrait de plus en plus sombre et abattue. Ses nuits étaient sans sommeil ; le jour, elle occupait encore sa

place ordinaire dans le magasin, mais elle n'avait plus un mot aimable, un gracieux sourire pour les acheteurs : elle ne leur parlait que par monosyllabes, et leur présence semblait lui causer une sorte d'irritation. Parfois elle se levait tout à coup et courait s'enfermer dans sa chambre ; quand elle reparaisait, après de longues heures de solitude, elle avait les yeux rouges et fatigués.

Comme on peut le croire, sa mère et ses amis ne négligèrent rien pour la tirer de cet état inquiétant. On l'entourait de soins et d'affection ; on s'efforçait par tous les moyens de la distraire, mais ces efforts n'avaient aucun succès. Les tentatives de ce genre, de la part des indifférents, paraissaient seulement l'aigrir, de la part de Richard Denison, elles augmentaient évidemment son chagrin ; mais de la part de Mme Brissot, elles produisaient un effet plus singulier encore. Clara semblait éprouver pour sa mère un sentiment nouveau et inexplicable ; ce n'était pas et ce ne pouvait être de l'aversion ; c'était plutôt une réserve craintive, une mystérieuse froideur dont la cause demeurait secrète. Cependant ce sentiment quel qu'il pût être, ne paraissait pas continu ; fréquemment la jeune fille, après un de ces étranges accès de misanthropie, après avoir repoussé avec une sorte de colère les consolations de sa mère, manifestait tout à coup pour elle une tendresse expansive et pleine de transports. Elle se jetait à son cou, l'embrassait en silence et fondait en larmes sans qu'on pût deviner pourquoi.

Mme Brissot paraissait elle-même douloureusement surprise de cette conduite de Clara à son égard ; elle était bonne mère et elle eût donné tout au monde pour faire cesser le chagrin de son enfant bien-aimée ; mais elle n'osait la questionner, car elle avait remarqué que les questions augmentaient le trouble et le malaise de sa fille. Toutefois elle se mit à l'observer, et alors elle reconnut avec étonnement qu'elle était à son tour l'objet d'une sorte d'espionnage, peut-être involontaire, mais réel, de la part de Clara. Dans le premier mois qui suivit la courte visite de Martigny à Dorling-station, elle en avait eu une preuve bizarre.

On se souvient que leur chambre étaient contiguës ; or, Clara ne manquait jamais une occasion de stationner dans la chambre de sa mère, et de fouiller meubles et placards sous le plus frivole prétexte. Une seule armoire, soigneusement fermée à clef, avait échappé toujours à ses investigations, et elle avait employé mille ruses pour se la faire ouvrir. Mais, soit que Mme Brissot n'eût pas soupçonné ce caprice, soit qu'elle eût vraiment caché quelque chose dans le meuble dont il s'agit, tous les artifices de la fantasque enfant étaient restés inutiles.

Un matin la mère, en vaquant à sa toilette, avait ouvert par hasard la célèbre armoire où l'on ne voyait, au premier aspect, que des vêtements et des effets. Cependant la porte de communication entre les deux chambres fut poussée tout à coup, et Clara, à demi vêtue, entra, l'air effaré et l'œil brillant.

Elle courut embrasser sa mère ; après lui avoir adressé distraitemment quelques paroles affectueuses, elle s'accroupit devant l'armoire et se mit à faire avec une avidité naïve l'inventaire de ce qui s'y trouvait. Comme nous l'avons dit, le meuble ne contenait guère que des effets, et il n'y avait nullement là de quoi justifier cette curiosité ardente. Clara, néanmoins, y découvrit une cassette en palissandre où Mme Brissot serrait ses objets les plus précieux, et ce fut d'abord sur cette cassette que se fixa son attention. Mme Brissot, ne comprenant rien à cette fantaisie, essayait de repousser sa fille, mais Clara résistait, et elle dit d'un ton suppliant :

— Chère maman, ne voulez-vous pas me montrer le contenu de cette cassette ? Autrefois vous portiez des bijoux que je ne vous vois plus, et pourtant à ces bijoux se rattachent pour moi d'heureux souvenirs d'enfance... Oh ! montrez-les moi, je vous en prie.

— Mais, petite, il est l'heure de descendre au magasin ; d'ailleurs les bijoux dont tu parles sont vieux, passés de mode, et si je m'en paraissais, je serais complètement ridicule... je serais à faire peur.

Pour la Parisienne ces mots " être à faire peur,"

exprimaient l'abomination de la désolation féminine.

— Je ne demande pas que vous vous en pariez, chère maman, répondit Clara en battant le plancher de son pied mignon ; mais montrez-les moi, à moi seule... vous ne pouvez me refuser cela ?

— En vérité, Clara, je ne te comprends pas ; tu insistes avec chaleur... Que penses-tu donc trouver dans cette cassette ?

— Rien, maman, rien, répondit Clara d'un air d'égaré ; mais ne me refusez pas cette satisfaction... Si vous saviez ?...

— Allons ! allons ! mon enfant, ne te tourmente pas pour si peu de chose, répliqua Mme Brissot avec bonté ; je cède à ton caprice, quoique je ne m'explique pas un pareil enfantillage.

En même temps elle retira la cassette de l'armoire et la porta sur une table voisine ; puis, prenant une petite clef suspendue à son cou par un cordon de soie, elle ouvrit le mystérieux coffret.

Clara y plongea le regard avec empressement, et une seconde lui suffit pour reconnaître tout ce qu'il renfermait. C'étaient d'abord plusieurs liasses de lettres jaunes et enfumées ; puis des bracelets, des colliers, des broches de forme ancienne et qui n'avaient plus maintenant que la valeur du métal. Mais, chose étrange ! ces bijoux que Clara avait demandés avec tant d'instances, n'excitaient plus son intérêt. Elle les écartait, d'un air indifférent, et cherchait encore au fond de la cassette.

Elle venait d'apercevoir, en effet, au milieu de ces bagatelles brillantes, une de ces petites boîtes en paille de couleur qui se fabriquent dans certains ports de mer ; cette boîte était cachée, comme à dessein, sous les bijoux et Clara voulut s'en emparer ; mais Mme Brissot, qui observait sa fille avec une attention inquiète, lui arracha la boîte des mains et lui dit avec fermeté :

— Pas cela, ma chère ; il y a là dedans quelque chose que tu ne dois pas voir.

Clara, néanmoins, avait eu le temps de s'assurer que la boîte renfermait un petit corps dur et lourd qui ballotait au moindre mouvement. Elle dit avec une vivacité extraordinaire :

— Maman, montrez-moi aussi le contenu de cette boîte... je vous en prie... Il le faut !... il le faut, vous dis-je !

— Eh bien ! je ne le veux pas, répliqua Mme Brissot dont la patience était à bout ; je me suis prêtée jusqu'ici à tes sottises fantaisies, mais j'ai de sérieuses raisons pour ne pas céder davantage.

En même temps elle se mit en devoir de refermer la cassette. Clara d'abord stupéfaite et intimidée, se cacha le visage dans les mains en s'écriant :

— C'est donc vrai ?... Juste ciel ! c'est donc bien vrai ?...

Et elle voulut s'enfuir ; sa mère la retint avec autorité.

— Qu'est-ce qui est vrai, mademoiselle ! reprit-elle ; que voulez-vous dire ?

Clara était incapable de répondre ; Mme Brissot eut pitié du trouble douloureux où elle la voyait.

— J'ai tort, dit-elle, mais je ne puis résister à ton affliction, si déraisonnable qu'en soit la cause... Tu vas être satisfaite... Seulement, tu te souviendras que c'est toi qui m'obliges à revenir sur un funeste passé !

En même temps elle ouvrit la boîte et en tira une balle de plomb, toute déformée et encore couverte d'une teinte noirâtre qui provenait évidemment de sang desséché.

— Tu la reconnais ? murmura-t-elle d'une voix sourde en pâlisant et en détournant les yeux ; c'est celle que ton père... ce sang dont tu vois encore la trace était le mien !

Clara se jeta aux genoux de Mme Brissot et lui prit la main qu'elle couvrit de baisers et de larmes en s'écriant :

— Pardonnez-moi, ma mère... j'étais folle !... Dieu va-t-il donc se détourner de moi ?

Mme Brissot lui ouvrit les bras ; elle n'avait rien compris à cette scène, et eût-elle compris, elle eût sans doute pardonné encore.

A partir de ce jour, la tristesse de Clara changea de

caractère. La jeune fille semblait indifférente à tout. Froide et taciturne, elle accomplissait machinalement les actes ordinaires de la vie ; on eût dit qu'elle ne sentait plus, qu'elle ne comprenait plus, et cet état, en se prolongeant, pouvait avoir les conséquences les plus funestes pour sa raison.

Cependant, on ne négligeait rien pour l'égayer. Le store était fermé plus tôt, ouvert plus tard que ne l'eussent exigé les nécessités du commerce, et on faisait faire à Clara de longues promenades en voiture ou à pied dans les environs de Dorling. C'étaient là les seuls moments où elle semblait oublier un peu les sombres préoccupations qui l'obsédaient. Aussi Mme Brissot profitait-elle de toutes les occasions de procurer à sa fille chérie ces précieuses distractions.

Une partie de ce genre devait avoir lieu un dimanche, plusieurs semaines après le départ de Martigny pour les mines. M. Owens, en sa qualité d'arpenteur, avait été chargé d'aller mesurer des terrains à douze ou quinze milles de Dorling, sur la limite du désert. Il devait faire cette excursion dans un char à bancs, en compagnie de sa fille, miss Rachel, la jolie naturaliste, tandis que le porte-chaine remplirait les fonctions du nègre John, le cocher ordinaire de M. Owens. Mme Brissot et sa fille, ayant été invitées à cette promenade, avaient accepté, la mère avec empressement, Clara avec cette indifférence morne qu'elle montrait en toutes choses. Enfin Richard Denison, qui ne cessait d'entourer Clara de soins timides et silencieux, avait manifesté le désir d'accompagner la troupe à cheval, pour la protéger au besoin.

On comptait partir de bonne heure, car dans la saison où l'on était maintenant, la chaleur devenait accablante au milieu du jour ; aussi, dès les premières lueurs du matin, le char à bancs, soigneusement recouvert d'une tente légère de coutil, stationnait-il devant le store. Rachel et son père s'y trouvaient déjà ; miss Owens, fraîche et jolie dans sa simple toilette, s'était munie de ses filets à papillons, de ses boîtes à insectes, de ses portefeuilles d'herborisation, car elle voulait utiliser cette promenade en se livrant à ses études favorites ; l'arpenteur, toujours pesant et gourmé, portait sous le bras le gros registre où il inscrivait ses opérations cadastrales. Richard parut à son tour, en élégant costume d'été, chapeau de jonc, bottes à revers, monté sur un cheval de prix. On n'attendait donc plus que les dames Brissot qui se trouvaient en retard.

« Hum ! grommelait M. Owens avec impatience, je gagerais que c'est mistress Brissot qui ajoute une épingle à son châle ou un ruban à son chapeau ! Les femmes sont si... »

On ne put savoir ce qu'étaient les femmes dans l'opinion de l'irascible Anglais, car la mère et la fille venaient enfin d'apparaître sur le seuil de leur porte. A voir la triomphante parure de Mme Brissot, on s'expliquait aisément la longue attente qu'elle avait imposée à ses compagnons de promenade. Elle avait une crinoline démesurée que recouvrait une splendide robe de moire antique et un châle de l'Inde, un chapeau à fleurs, qui venait en droite ligne de Paris complétaient cette toilette sur laquelle était semés à profusion : dentelles, rubans et bijoux. Par malheur, on devait passer dans des contrées absolument désertes, et si l'on avait chance de rencontrer quelques créatures humaines au terme du voyage, ce ne pouvaient être que des sauvages à demi nus. Mais Mme Brissot était de ces Parisiennes qui revêtent leurs plus brillants atours pour une promenade à la campagne. Quant à Clara, elle portait une modeste robe de mousseline claire et un chapeau de paille. Malgré sa pâleur, sa tristesse et ses yeux légèrement cernés, cette mise lui séyait à ravir.

Mme Brissot s'excusa gaiement de son retard et prit place dans la voiture, tandis que Clara saluait ses amis par un sourire mélancolique et doux. Puis le cocher s'installa sur le siège, et le char à bancs partit au grand trot.

Bien que la solennité du dimanche ne soit pas observée en Australie aussi rigoureusement qu'en Angleterre, les habitants matineux de Dorling-station se montrèrent scandalisés, en voyant passer la petite

caravane. Une semblable partie "le jour du Seigneur," était une impiété aux yeux de certains méthodistes et de certains Anglicans, qui épiaient les promeneurs derrière les rideaux de leurs fenêtres. La présence de Richard Denison, le premier magistrat du pays, sembla surtout irriter un petit ministre puritain, récemment débarqué dans la colonie. Mais Richard, pas plus que ses compagnons, ne s'inquiéta de ces anathèmes silencieux, et, se souvenant que "le jour du Seigneur" était aussi "le jour du repos," la troupe continua d'avancer sans scrupules.

Bientôt, on quitta le chemin battu et défoncé qui conduisait aux mines, pour suivre un sentier à peine frayé. A mesure que l'on s'éloignait des habitations, les terrains cultivés devenaient plus rares ; d'abord les fermes des settlers disparurent, puis les stations des squatters disparurent à leur tour. Le sentier n'était plus qu'une piste presque invisible, dont le conducteur avait souvent peine à reconnaître la direction. Tantôt on s'engageait dans des forêts de grands arbres toujours verts dont les branches, au feuillage grêle, retombaient comme celles de nos saules pleureurs. Tantôt, on traversait des cantons stériles où les roues soulevaient un sable fin comme de la poussière. Dans ces solitudes, on n'entendait d'autre bruit que les chants des oiseaux rieurs, les babillages des kakatoès ou la crépitation des ailes du magnifique oiseau-lyre qui s'envolait subitement à l'approche des voyageurs. Le soleil resplendissant dans un ciel fauve, versait sur la plaine des torrents de lumière et de chaleur, tandis qu'à l'horizon les Alpes australiennes s'élevaient comme une immense barrière d'un bleu azuré. Des myriades d'insectes de toutes formes, de toutes couleurs, voltigeaient en bourdonnant dans l'air échauffé, et parfois le serpent noir, éveillé par le passage de la voiture, se dressait à quelques pas du chemin en dardant sa langue fourchue.

Cependant la conversation s'était établie entre les voyageurs ; et Mme Brissot, pour sa part, causait aussi tranquillement que si elle eût fait le trajet en omnibus de Paris à Saint-Cloud. M. Owens lui ayant demandé poliment des nouvelles de son mari, elle était en train de lui raconter, en anglais, l'événement dont elle avait reçu la nouvelle peu de jours auparavant :

« Oui, *sir gentleman*, disait-elle, ce pauvre ami a éprouvé une terrible alerte ! Les coquins de mineurs n'ont-ils pas tenté de le faire sauter avec toutes ses marchandises ? Ils avaient déjà percé la cloison du store pour mettre le feu à la poudre ; mais ils ont trouvé à qui parler. M. le vicomte de Martigny, notre compatriote, les avait devinés, et il a envoyé bravement dans le corps du malfaiteur chargé de l'exécution du complot... Tu vois combien nous avons tort de juger si mal ce pauvre vicomte, Clara ? ajouta-t-elle en s'adressant à sa fille.

—Oui, maman, répondit Clara machinalement.

—Nous lui devons réellement la vie de ton père, et si jamais nous le revoyons, tu ne lui feras pas mauvais visage, je l'espère ?

—Oui, maman.

—Ah ! monsieur Owens, continua la Parisienne en se retournant vers son compagnon de route, vous ne sauriez croire combien j'ai hâte que Brissot nous revienne ! Je serai dans des transes mortelles tant qu'il restera au milieu de ces diables incarnés. Mais il veut terminer ses affaires et il compte sur le secours de M. de Martigny pour réussir. Ne seras-tu pas bien heureuse d'embrasser ton bon père, Clara ?

—Oui, maman.

Comme cet entretien avait lieu au moment où la voiture roulait sur un épais tapis de mousse, à l'ombre d'une forêt de gommiers, Richard, qui trottait à côté du char à bancs, n'avait pas perdu un mot. Il dit avec son calme ordinaire à Mme Brissot :

« Je suis heureux d'apprendre, madame, que ce Français, votre compatriote, s'est si bravement conduit. Malgré cela, peut-être M. Brissot aurait-il raison de se tenir en garde contre un homme dont l'arrivée dans votre famille a été marquée par des chagrins de plus d'un genre.

—Mais, bon Dieu ! monsieur Denison, que reprochez-vous donc à ce pauvre vicomte ?

—Rien de positif, madame, sinon des principes dangereux... N'êtes-vous pas de mon avis, miss Clara ?

—Oui, monsieur Richard," répliqua la jeune fille avec la même indifférence.

Mme Brissot, extrême en tout comme les femmes de son caractère, ne put retenir un mouvement d'impatience.

« Je ne sais, reprit-elle, ce que M. de Martigny a pu dire à Clara ; mais elle sera indulgente en considération du service éminent qu'on vient de rendre à son père... Le vicomte paraît un peu frivole, je l'avoue ; cependant, s'il a un ardent désir d'arriver à la fortune, ce n'est pas à nous, femme et fille d'un négociant, de l'en blâmer. D'ailleurs, ce n'est pas un aventurier famélique, comme M. Denison a l'air de croire ; il possède une des plus beaux diamants que j'ai vus, et, avec un pareil trésor, on peut parvenir à tout dans ce pays. Demandez plutôt à Clara qui a tant admiré le diamant de douze mille dollars !

—Oui, maman," répondit Clara avec sa distraction habituelle.

Mais tout à coup elle parut avoir compris de quoi il s'agissait, car elle reprit avec vivacité :

« Maman, croyez-vous donc que ce diamant... il l'a encore ?

—Et pourquoi ne l'aurait-il plus ? à la vérité, il refuse de le montrer là-bas, et ton père me demande quelques explications à ce sujet. Mais la prudence de M. de Martigny, au milieu des aventuriers et des malfaiteurs qui peuplent les placers, est bien naturelle, et sans doute il ne se soucie pas de laisser deviner qu'il possède un objet de cette valeur, il aurait pu cependant faire une exception en faveur de ton père. »

Clara ne répliqua pas et demeura pensive, Richard remarqua sa préoccupation.

« Allons ! dit-il en soupirant, je vois que miss Clara ne saurait oublier encore le diamant de M. de Martigny. »

Et il retint son cheval pour laisser passer la voiture en avant.

Aussi bien la conversation ne tarda pas à changer d'objet. Miss Rachel Owens, qui était assise à côté de Clara, donnait toute son attention aux papillons, aux oiseaux brillants qu'on apercevait de la route ; elle eût voulu à chaque instant faire arrêter la voiture et mettre pied à terre pour aller observer de près ces merveilles de la création. Comme la chose était impossible, elle se contentait de les admirer de loin, et elle essayait de communiquer son admiration à Clara qui demeurait rêveuse, tandis que sa mère continuait de causer avec M. Owens. Clara, en effet, avait témoigné en différentes circonstances le désir de connaître un peu les productions du pays étrange où elle devait vivre désormais ; et miss Rachel prenait prétexte de ce caprice, ancien déjà, pour accabler sa compagne de questions auxquelles Mme Brissot se trouvait fort embarrassée de répondre.

« Ma chère, lui demandait-elle en désignant un arbre au-dessous duquel on passait rapidement, vous souvenez-vous du nom de ce beau végétal, au port si majestueux ?

—Non, ma bonne amie.

—Je vous l'ai pourtant nommé déjà plusieurs fois : c'est le *Banksia latifolia*. Il tire son nom du docteur Banks qui, avec le docteur Solander, accompagnait notre immortel Cook dans son premier voyage en Australie. Le cône qui lui sert de fleurs est employé en guise d'amadou par les indigènes, et... Mais voyons si vous serez plus heureuse pour cet arbrisseau de la même famille ?

—Hélas ! non, ma chère Rachel, répondit Clara.

—En vérité, je désespère de vous, répliqua miss Owens non sans une légère teinte de pédanterie ; vous n'avez donc pas de mémoire, Clara ? C'est le *Metrosideros speciosa*, un arbuste particulier à l'Australie, et que l'on cultive quelquefois dans les serres en Europe. Allons ! je ferai mieux de recommencer mes leçons, et de vous nommer de nouveau les végétaux que nous pourrions rencontrer... Ces arbres, dont le feuillage forme de charmants parasols d'un vert clair, ce sont des fougères arborescentes ; puis voici un mimosa, puis un eucalyptus... »

A toutes ces explications, Clara ne répondait mot, et peut-être ne les écoutait-elle pas ; miss Rachel sans s'en apercevoir, continuait de débiter des noms de plantes et d'animaux avec autant de complaisance que si elle eût eu l'auditeur le plus attentif.

On était parti depuis deux heures, et le terme du voyage ne pouvait plus être bien éloigné. Le soleil était brûlant et les chevaux commençaient à donner des signes de fatigue ; cependant M. Owens, à que ses fonctions avaient rendu les localités familières, étendait toujours le bras pour désigner un point éloigné de l'horizon quand on lui demandait si l'on n'était pas près d'arriver. Le pays devenait de moment en moment plus aride ; les arbres se changeaient en misérables broussailles. Les dames commençaient à craindre qu'on ne se fut égaré, lorsque l'arpenteur leur désigna enfin, d'un air triomphant, quelques bâtiments de bois cachés en partie sous un massif de gommiers et annonça qu'on n'irait pas plus loin.

Comme nous l'avons dit, le sol était généralement aride alentour ; cependant sur le bord d'une petite rivière, ou plutôt d'un ruisseau voisin, on apercevait quelques ombrages et des pâturages assez frais. Par malheur, dans la saison de l'année où l'on se trouvait, le ruisseau était ce que les colons appellent "interrompu," c'est-à-dire que le courant s'était arrêté à cause de la sécheresse ; il y avait seulement dans son lit, large et dévasté, de rares trous à eau que ce soleil de feu et les animaux du canton ne devaient pas tarder à tarir. Au delà du ruisseau s'étendait le véritable désert, c'est-à-dire un terrain tout à fait impropre à la culture, ne produisant que ces arbres nains appelés *maalys* qui couvrent des espaces immenses sur le continent australien.

"Nous voici arrivés à Walker-station, dit M. Owens en indiquant les bâtiments dont nous avons parlé ; avec la station Goodrig, qui est située à deux milles d'ici, en amont du ruisseau, elle forme la limite de l'état de Victoria de ce côté ; encore sont-ce des stations à moutons, et des plus misérables qu'on puisse trouver. De l'autre côté du ruisseau, c'est le *maaly-scrub*, le territoire réservé aux noirs. Les pauvres diables, ajouta-t-il d'un ton ironique, sont assez mal partagés, car on peut faire bien des milles dans cette direction, sans rencontrer un pouce de terrain fertile ou une goutte d'eau potable. Aussi ne se soucient-ils pas de s'enfoncer dans ces solitudes maudites ; ils résident presque toute l'année au bord du ruisseau ; mais comme ils ne causent aucun dommage, on les laisse faire. Que les dames ne s'effrayent donc pas si elles en aperçoivent quelques-uns ; ils sont inoffensifs."

Pendant que M. Owens donnait ces explications, les voyageurs avaient mis pied à terre. On détela le cheval, tandis que Richard dessellait le sien ; on leur attacha des entraves aux jambes, pour les empêcher de s'écarter, puis on les laissa libres de paître l'herbe verte qui croissait encore au bord du *creek*, mais que les ardeurs de l'été devaient dessécher jusqu'à la racine quelques jours plus tard.

A peine les voyageurs s'étaient-ils acquittés de ces soins divers qu'ils virent deux cavaliers, tenant chacun un autre cheval par la bride, sortir des bâtiments de la station et se diriger vers eux.

"Voici M. Walker et son berger, M. Burley, qui m'ont reconnu de loin, dit M. Owens, et qui viennent au-devant de moi. Je dois aller remplir mon office avec eux à deux milles d'ici, dans un canton où ne pourrait passer une voiture ; mais nous serons sûrement de retour dans quelques heures."

La compagnie s'attendait à cette séparation, aussi ne s'en étonna-t-on pas trop. La mine du squatter et de son berger, qui ne tardèrent pas à rejoindre les nouveaux venus, n'était guère rassurante. Le maître et le valet différaient peu l'un de l'autre par la rudesse des manières, et, dans la solitude où ils étaient relégués, ils semblaient avoir désappris les usages de la vie civilisée. Toutefois Walker semblait seulement grossier, tandis que son inférieur avait une physionomie farouche et dure qui ne présageait rien de bon.

Après avoir échangé quelques mots avec l'employé du cadastre Walker se tourna vers les autres voya-

geurs, et les invita, d'une voix rauque, mais avec un accent de franchise, à se reposer dans sa demeure "où ils pourraient agir comme chez eux." Les dames, peu affriandées par l'air maussade de la station, annoncèrent qu'elles préféreraient demeurer à l'endroit où elles se trouvaient, sous la protection de Richard, et Walker n'insista pas, car il pensait peut-être qu'il était allé jusqu'au dernières limites de la politesse. Alors M. Owens et son porte-chaine s'empressèrent de monter sur les chevaux qu'on leur avait amenés ; puis l'arpenteur ayant encore adressé quelques mots affectueux à sa fille, partit, avec les gens de la station en remontant le ruisseau.

Les dames restaient donc à la garde de Richard, au milieu de ce pays sauvage, dans le voisinage des Indiens qui, quoique inoffensifs depuis longtemps, pouvaient avoir la fantaisie de profiter de la circonstance. Aussi Denison comprit-il toute l'importance de la responsabilité qui pesait sur lui. Après avoir formé avec la toile qui couvrait le char à bancs, une petite tente où les dames devaient trouver un abri contre le soleil et les insectes, il les laissa prendre une légère collation, et fit une ronde dans le voisinage pour s'assurer si nul danger n'était à craindre.

Le calme le plus profond régnait partout, et n'eussent été le bêlement des brebis que l'on entendait par intervalles dans les enclos de la bergerie, rien n'eût troublé le silence majestueux de ces déserts. Aucun noir ne se montrait, et si les indigènes se trouvaient dans les environs, ils dormaient sans doute sous leurs abris d'écorce. Rassuré par cette tranquillité, Richard rejoignit les dames et prit part, à son tour, au modeste déjeuner qu'elles lui offrirent.

## X

## LES BOWER-BIRDS

Plusieurs heures se passèrent encore. Mme Brissot, que les merveilles de cette nature vierge n'avaient pas le don d'intéresser, s'était endormie, la tête appuyée contre le tronc d'un arbre. A quelques pas de là, Richard Denison, couché à l'ombre d'une fougère arborescente, fumait mélancoliquement un cigare. Les deux jeunes demoiselles s'étaient aussi glissées hors de la tente, afin de ne pas troubler le sommeil de Mme Brissot, et miss Rachel avait entraîné Clara vers un buisson voisin, d'où elles pouvaient épier, sans être vues, de beaux oiseaux qui venaient boire ou se baigner dans les lagunes transparentes du ruisseau. L'Anglaise les nommait à sa compagne à mesure qu'ils se montraient ; miss Clara continuait d'être passablement inattentive.

"Tenez, ma chère, disait miss Owens, voici un cygne noir qui s'envole... aviez-vous vu des cygnes noirs avant de venir en Australie, Clara ? c'est une des curiosités de ce pays. Voici maintenant une paire de ces beaux pigeons aux ailes d'or qu'on ne trouve qu'ici... quel splendide plumage ! ne dirait-on pas d'un *nugget* qui vole ? un mineur nouvellement venu d'Europe s'y laisserait prendre. Ah ! une bande entière de ces perroquets criards s'est enfin décidée à descendre à l'abreuvoir... voyez-vous le kakatoès sanguin, avec sa belle huppe rouge qu'il étale avec orgueil ? c'est certainement la plus magnifique espèce... Mais, bon Dieu ! qu'aperçois-je là sur ce gommier blanc ?"

Et Rachel dans l'excès de son émotion, serra vivement le bras de son amie pour attirer son attention. La pauvre Clara fut comme réveillée en sursaut.

"Eh bien ! ma chère, qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle presque à voix haute.

— Chut ! murmura miss Owens en désignant un arbre voisin.

Clara tourna les yeux de ce côté, s'attendait à voir apparaître un dangereux serpent ou quelque une de ces créatures bizarres que produit l'Australie ; mais, à son grand étonnement, elle aperçut seulement, à travers le feuillage peu fourni du gommier, deux ou trois oiseaux qui cherchaient à se cacher, comme si quelque chose les eût inquiétés au moment où ils allaient procéder à leur toilette dans la lagune voisine.

"Ce sont des "oiseaux à berceau," reprit Rachel toute haletante, en anglais *bower-birds*, les oiseaux les plus étonnants, mais les plus timides du monde entier. Aussi ne les trouve-t-on à demeure que dans les solitudes semblables à celle-ci, quoiqu'ils se hasardent parfois dans le voisinage des habitations, je vous dirai bientôt pourquoi... Allons ! en voilà un qui cède enfin aux tentations de la soif... regardez bien, mais ne vous montrez pas."

Clara reconnut alors un de ces charmants oiseaux bruns, marqués de rose et de jaune chamois, qu'elle avait déjà observés dans le jardin de sa maison à Dorling. Il venait de s'approcher furtivement d'une flaqué d'eau, et il y trempait avec délices son bec et ses pattes. Trois ou quatre autres, encouragés par son exemple, ne tardèrent pas à descendre de l'arbre à leur tour, et tous ensemble se mirent à folâtrer au bord de la lagune dont l'eau roulait en perles brillantes sur leur plumage satiné.

L'enthousiasme de Rachel parut s'accroître encore.

"Clara, ma chère Clara, disait-elle en se contenant à peine, nous sommes bien heureuses ! La plupart des naturalistes qui ont exploré l'Australie n'ont jamais pu voir cet oiseau extraordinaire. Moi-même je le rencontre pour la première fois, quoiqu'il me soit bien connu par les étonnantes choses qu'on raconte de lui."

— Eh bien ! moi, miss Owens, répondit Clara, avec un peu d'impatience, j'ai été plus favorisée, car j'ai vu déjà des oiseaux de cette espèce dans notre jardin à Dorling.

— Cela est possible, Clara ; mais alors ils y étaient seulement de passage, car, je vous le répète, ils résident toujours dans les endroits déserts tels que celui-ci. Ils ne s'éloignent habituellement de leur demeure que pour chercher les matériaux nécessaires à la construction de leurs berceaux.

— De leurs berceaux ! répéta distraitement Clara.

Rachel ne perdit pas cette occasion de faire parade de son érudition, et elle reprit avec complaisance :

"Ces oiseaux, auxquels les naturalistes donnent le nom un peu barbare de "chlamydères," ne sont pas seulement remarquables par l'élégance de leur plumage ; ils le sont surtout par un instinct de luxe et d'art peut-être unique dans la création. Non contents de bâtir des nids au printemps, comme les autres oiseaux, ils se réunissent, parfois en assez grand nombre, afin de construire des galeries de verdure appelées *berceaux*, qui semblent être pour eux des lieux de promenade et de plaisir. Ces berceaux consistent en tonnelles qui ont souvent trois ou quatre pieds de longueur ; elles sont formées de bûchettes de bois enfoncées dans le sol par une extrémité, tandis que l'autre s'arrondit en voûte au sommet. Des branches vertes, des fleurs persistantes sont enlacées dans cette espèce de treillage, et les jolis architectes y ajoutent sans cesse de nouveaux ornements qui finissent par former une décoration splendide à leur petit Louvre du désert ; ce sont des plumes et des coquillages aux couleurs éclatantes, des carapaces d'insectes, des graines colorées, des pierres brillantes, des morceaux de métal poli. Ils disposent avec goût tous ces objets à en faire valoir les riches nuances ; et, au dire des témoins oculaires, on est ébloui de la splendeur de ces décorations en miniature, quand on parvient à découvrir les berceaux dans les solitudes où les chlamydères ont soin de les cacher.

— Ceci est vraiment incroyable, ma chère, répondit Clara qui commençait à devenir attentive.

— Vous comprendrez sans peine, ma bonne amie, poursuivit Rachel encouragée par cette apparence d'intérêt, que des chlamydères aient pu se trouver de passage dans votre jardin de Dorling. Comme je vous l'ai dit, ces oiseaux, incessamment occupés à réunir des curiosités, s'éloignent parfois beaucoup de leur demeure habituelle.

ELIE BERTHET

(A suivre)